

**RECHERCHES  
LIBERTAIRES**

N<sup>o</sup> 3

SOMMAIRE

- |  |              |
|--|--------------|
| -Technocratie et pouvoir   | M. MICHEL    |
| -Cinq thèses sur la lutte de la classe<br>ouvrière contre le capitalisme | A. PANMEKOEK |
| -Pour poursuivre la discussion sur la<br>"lettre" de l'U.G.A.C.          | U.G.A.C.     |
| -Problèmes d'anthropologie libertaire                                    | G. GILLES    |
| -Evolution et Action   | G A. J.      |

PROCHAIN NUMERO

- Il sera entièrement consacré à l'Afrique du Sud.

LE NUMERO 5

- Problèmes d'anthropologie libertaire (suite)
- La Pédagogie institutionnelle

EDITIONS

- Notre ami René FURTH vient de reprendre, dans un ouvrage publié par la Librairie Publico, 3, rue Ternaux, Paris XI<sup>e</sup>, sous le titre "Formes et tendances de l'Anarchisme", un certain nombre d'articles de lui parus dans le "Monde Libertaire" entre 1958 et 1961.

TECHNOCRATIE ET POUVOIRTECHNIQUE, INDUSTRIALISATION ET TECHNOCRATIE.

L'évolution-même du capitalisme mondial, la concurrence de plus en plus serrée sur le marché, poussent à la concentration des entreprises et des capitaux. Pour être compétitif, il faut rénover les structures de production par l'application des techniques nouvelles (automation).

La constatation de la supériorité technique de la production planifiée sur la production capitaliste ouvre, dans les pays occidentaux, une "soi-disant socialisation" qui fait jouer à l'Etat le rôle de "collectivité". C'est l'Etat qui fait le choix de l'orientation générale économique, politique et sociale et qui remplace le tout dans un cadre d'ensemble afin de palier les insuffisances du marché et de prendre en charge les secteurs "non rentables" par les investissements privés.

Sans pousser plus loin cet ensemble d'évolutions, nous remarquons que ce sont des éléments favorables au développement d'une technocratie, c'est-à-dire à la formation de groupes variés de spécialistes, de détenteurs de secrets techniques, d'engins et de moyens techniques tout puissants, de compétences, d'un "savoir faire". Ces groupes - qui détiennent un pouvoir de décision de fait et, parfois-même, de droit - sont formés des experts, des hauts-fonctionnaires des services publics, des directeurs, des planificateurs, des "hommes de l'appareil" des partis politiques et des syndicats, et, enfin, des chefs militaires.

Pour être plus complet, et avant même d'aborder la question fondamentale, il aurait fallu développer un certain nombre d'idéologies qui jouent un rôle important pour la technocratie et facilitent en fait sa progression. Nous voulons parler d'abord de la notion de "progrès" qui, devenue "scientifique", signifie bien-être et efficacité (ce n'est d'ailleurs pas par hasard que le gaullisme prend ce mot d'ordre pour les élections : "Progrès, paix, stabilité"). Nous voulons parler aussi de la distinction entre "travail manuel" et "travail intellectuel" qui mène à une différenciation qui ouvre grandes les portes de la bureaucratisation et de la technocratisation, c'est-à-dire à une conception de l'organisation de la société (économique, sociale et politique) qui ne saurait être autre que centralisation et hiérarchisation ou le gouvernement de tous par quelques uns.

Nous pouvons maintenant nous poser la question de savoir si ces technocrates, en prenant conscience de leur propre force et de leur propre cohérence, vont devenir demain les "chefs" des nations et de l'humanité. Est-ce qu'ils vont se structurer en classe sociale nouvelle et devenir la classe dominante ?

LA TECHNOCRATIE EST-ELLE UNE CLASSE ?

Un certain nombre de confusions sont venues du fait qu'on n'avait pas distingué le technicien du technocrate. Les groupes de techniciens appa-

raissent comme des salariés. Ce sont des exécutants plus ou moins subalternes mais possédant une certaine préparation technique due à leurs diplômes ou à leur expérience. Ils sont ingénieurs d'études ou d'exécution, contremaîtres, fonctionnaires, militaires de carrière obéissant à un supérieur. Les technocrates, au contraire, possèdent le pouvoir de décision. Ils peuvent, en inversant la hiérarchie, faire prévaloir une partie sur le tout et ils se trouvent ainsi conduits à donner des directives au lieu de les recevoir.

Cette nette distinction met fin à plusieurs erreurs. Alors-même que les techniciens ne font que servir d'autres classes (par exemple, en régime capitaliste concurrentiel, ils servent la classe bourgeoise et ne semblent pas montrer quelque velléité de changement) les groupes technocratiques, dont l'apparition est liée au capitalisme organisé, c'est-à-dire aux sociétés dirigistes et planificatrices, montrent une nette tendance à remplacer le patronat en le rendant inutile, ou bien à investir les bureaucraties et à former ce que Gurvitch appelle les "technobureaucraties".

Nous allons essayer de donner une description de la technocratie et tenter de déceler comment se manifeste cette tendance. Tout d'abord, qui sont les technocrates ? Des 1940, l'américain Burnham (dans son livre "The managerial revolution"), le premier à signaler le danger technocratique, distingue des catégories de "managers" :

- les directeurs des grandes entreprises
- les directeurs commerciaux et maîtres de publicité
- les directeurs généraux des trusts et des cartels
- les directeurs financiers liés avec la haute banque.

A cette énumération sommaire, il faut ajouter :

- les grands administrateurs d'Etat
- les planificateurs
- les chefs militaires
- les "hommes d'appareil" des syndicats patronaux et ouvriers.

D'après cette simple énumération, nous voyons tout de suite ce qui fait la force et la faiblesse des groupes technocratiques : une incontestable situation de direction mais, aussi, une diversité conflictuelle. Ces groupements ne sont, ni homogènes, ni unifiés. Ils ont souvent des intérêts différents, d'autant plus qu'ils peuvent avoir des préoccupations qui, à court ou à long terme, s'opposent. Par conséquent, suivant les conjonctures sociales, ils peuvent tendre à l'unification ou à l'opposition.

Voyons maintenant les éléments qui permettent de penser que les technocrates vont vers une cohésion, vers une unification de classe. On peut dire qu'actuellement la plupart des technocrates appartiennent à la grande et moyenne bourgeoisie et aux classes moyennes, et que le système de cooptation leur donne une continuité et une conception de caste. Si, actuellement, ils servent le capitalisme, il est possible que dans d'autres conjonctures il jugent que leur intérêt est ailleurs. Les technocrates s'attachent moins au "bénéfice" qu'à la "productivité" et tendent ainsi à prendre l'attitude-même de servir toutes les classes, de travailler pour

l'ensemble de la société. Ceci revient, en fait, à se poser comme arbitre entre les différents intérêts : "Médiatrice (la technocratie) entre les intérêts particuliers et contradictoires du capitalisme, l'intérêt général du capitalisme et l'intérêt général", souligne A. Gorz. Cette attitude devient vite une tendance à former une idéologie à base de trois concepts : "savoir faire", "productivité" et "arbitre", et elle aboutira rapidement à abuser au lieu de servir. Finalement, on voudra apporter le bien-être à l'humanité en sacrifiant à la "productivité", c'est-à-dire en assujettissant l'homme à la machine, à l'engin, à l'appareil, de manière à se rendre indispensable et plus qu'indispensable, même, par l'effet de la propagande et des idéologies centralistes inéluctablement en place.

Enfin, cette idéologie technocratique, qui est cohérente, peut devenir la force de formation d'une classe s'il arrive que ces groupements prennent conscience de leur intérêt commun et, "comme on a toujours tendance, consciemment ou inconsciemment, à servir d'abord ses intérêts..."

Or, dès à présent, les technocrates prennent conscience de leur situation privilégiée en raison, non seulement de leur revenus, mais surtout de leur rôle d'élite. Ils sont "fiers de leurs compétences exclusives" et ils assurent de leur mépris les profanes et les incompetents. De plus, leurs fonctions leur donne un pouvoir autoritaire de décision.

Enfin, leur rôle dans la production et dans l'administration publique leur confère un prestige social qui accentue leur prise de conscience comme élite. On peut dire que, socialement, les groupements technocratiques sont différenciés des diverses classes et qu'ils semblent bien pouvoir se structurer en classe, qu'économiquement ils disposent véritablement d'un pouvoir discrétionnaire. Il faut donc considérer ce que, politiquement, ils représentent et quelle est leur pratique bien que : "les préoccupations économiques ont le pas sur toutes les autres préoccupations" (Bloch-Lainé). Nous pensons que les technocrates sont en train de devenir une force politique, c'est-à-dire qu'ils inaugurent une politique qui est la leur propre.

Cette politique se manifeste tout d'abord par la concentration des entreprises, de manière à pouvoir contrôler et "planifier" l'ensemble de l'économie. En effet, une trop grande prolifération d'entreprises ne permettrait pas une pratique centraliste dirigeante.

C'est ainsi que, se plaçant en arbitres, les technocrates peuvent se montrer fondamentalement conservateurs vis-à-vis des conservateurs (défense du capitalisme) et objectivement progressistes, par une politique du bien-être, vis-à-vis de la "gauche". Enfin, la dépolitisation des masses crée une situation favorable utilisée par les technocrates pour justifier leur pouvoir discrétionnaire.

Rien ne semble, en tout cas, justifier la théorie d'A. Gorz selon laquelle les technocrates n'ont pas une position participant d'une idéologie spéciale ou même capitaliste, mais, "parcequ'il n'y a rien de mieux à faire, croient pouvoir pratiquer la politique du moindre mal", ce qui peut ouvrir la voie à une "nouvelle stratégie ouvrière" selon laquelle le mouvement ouvrier aura besoin de technocrates (de gestionnaires spécialisés) pour définir une stratégie afin de conquérir et gérer le pouvoir. "Mais ce besoin ne doit signifier, en aucune façon, que l'Etat socialiste puisse

ou doit conserver le caractère dictatorial ou totalitaire de l'Etat capitaliste, ni que le socialisme puisse réserver, lui aussi, à la technocratie, le monopole de la gestion, de la synthèse et de l'organisation des rapports sociaux".

Ce point de vue pêche, à notre avis, par deux côtés. Premièrement, comme nous l'avons montré, la technocratie a un embryon d'idéologie propre et pratique une politique qui ne semble pas laisser la possibilité de supposer qu'elle serait influencée par une idéologie socialiste. Deuxièmement, Gorz semble dépourvu d'une théorie conséquente de l'Etat qui montrerait bien que ce genre d'hypothèse ne peut amener qu'une bureaucratie, qu'une "technobureaucratie" totalitariste, aboutissant à un néo-réformisme qui consiste à placer les technocrates à la tête de l'Etat et à proclamer ainsi l'avènement "sans douleurs" de l'Etat socialiste. Ce néo-réformisme est actuellement la politique du Parti Communiste Français. C'est également celle du P.S.U. qui a pour mot d'ordre, avec Mendès-France et ses technocrates de "gauche" : "participation", "dialogue", "conciliation", "compromis"...

Il faut maintenant se poser le problème d'une manière pratique et voir quelle est la situation des technobureaucraties dans les différents systèmes : capitalisme privé et capitalisme d'Etat.

#### SITUATION ACTUELLE DE LA TECHNOBUREAUCRATIE.

Nous allons essayer de voir l'évolution possible des technocrates. En régime capitaliste, ils tendent à prendre la place du patronat en le rendant inutile, à devenir "gérants" et véritables chefs des grandes entreprises, qu'elles soient sociétés anonymes, trusts ou entreprises nationalisées. Il va de soi que, si cette évolution s'accroît, il y aura une forte tendance au fascisme. Le gouvernement tout-puissant de petits groupes sur l'ensemble de la société ne peut se faire autrement que par la force et la hiérarchisation à outrance, c'est-à-dire par le totalitarisme.

Ainsi, la question que nous devons poser est de savoir si ces groupements sont en train de déposséder la classe bourgeoise de la propriété des moyens de production et, si oui, dans quelle mesure ils sont capables de le faire et s'ils le feront de manière totalitaire.

En régime de collectivisme d'Etat, du fait de la très forte centralisation, les groupes technobureaucratiques sont appelés à un rôle de direction, mais ils sont soumis à l'Etat et à son organe suprême, le Parti. En fait, depuis la mort de Staline, on peut se demander quel sera le sort de ces groupes et s'ils ont une chance de prendre le pouvoir politique ou si, au contraire, l'évolution se fera vers une véritable démocratisation.

Enfin, ce qui montre aussi la vitalité et la virulence de ces groupements c'est que, du fait de leur rôle dans l'économie, ils survivent aux guerres, aux révolutions et aux cataclysmes. Ceci démontre une tendance de fait à l'autonomie, une certaine propension à se former en groupe d'intérêts, c'est-à-dire en classe. Par exemple, pour sa France, ces groupes sont restés indemnes sous l'occupation, après la Libération, sous la IV<sup>e</sup> puis sous la V<sup>e</sup> Républiques. De même, en Italie comme en Allemagne, ils sont restés en place après la défaite.

Nous allons essayer maintenant, d'une manière succincte, de voir la situation des technobureaucrates dans différents pays aux régimes économiques et sociaux différents.

Pour les Etats-Unis, dans un capitalisme organisé et pleinement développé, l'Etat "Fédéral" intervient de plus en plus du fait des avantages d'une économie planifiée. Les "Gérants" des grandes entreprises ont un rôle de plus en plus important, d'autant plus que les actionnaires sont de plus en plus nombreux et anonymes. Il y a un mouvement vers le pouvoir politique. Ainsi, Mc. Namara est passé (avec ses machines I.B.M.) de General Motors au Secrétariat à la Guerre en employant les mêmes méthodes.

Dans un régime flottant entre un libéralisme économique et un dirigisme avec de fortes pointes technocratiques, comme en France, nous percevons bien l'évolution : une forte tendance à la concentration (banques, textile, sidérurgie, automobiles, etc...), aux nationalisations, à la centralisation. De plus, des technocrates sont apparus au gouvernement, tels Pompidou, Vallon, Bloch-Lainé, Massé (Commissaire au Plan)... La situation est d'autant plus favorable aux technocrates que les syndicats ouvriers appliquent tous des théories néo-réformistes d'intégration à l'Etat.

Dans un régime fasciste, comme en Espagne, sous l'impulsion de l'Opus Déi, à l'exemple de Lopez Rodo, l'un des fondateurs de l'Opus Déi, qui est "Commissaire au Plan", homme jeune, de type libéral, style que se donnent souvent les technocrates, la politique de ces derniers consiste à soutenir le franquisme comme force répressive pour développer et concentrer l'industrie.

En U.R.S.S., depuis le XXII<sup>e</sup> Congrès du P.C., les technobureaucrates sont mis en cause. L'accusation parlait de "sabotages". Toutefois, la planification est toujours bureaucratique, ce qui est une faiblesse. Aussi se pose le problème de la planification bureaucratique. Il faut conjurer le danger que représentent les technobureaucrates qui ont une plus grande autonomie et qui sont maintenant moins contrôlés par le Parti.

Enfin, si nous prenons, comme exemple de pays sous-développé, l'Algérie, le coup d'état de Boumediène, a permis à la bureaucratie de se renforcer (en mettant plus ou moins en cause le secteur auto-géré) et de rallier une grande partie de la petite bourgeoisie, pour répondre aux besoins d'une gestion centraliste. Mais, malgré ses prétentions, cette bureaucratie n'a pas les moyens réels d'assurer la gestion. Elle fait donc appel, dans la plupart des cas, à l'aide technique des pays capitalistes et impérialistes avec lesquels elle se solidarise rapidement. (C'est ainsi qu'il faut expliquer les nombreux coups d'état en Afrique).

Après cette très brève description, nous pouvons dégager les similitudes incontestables de ces groupes technobureaucratiques :

-Oligarchie : ces groupes sont limités dans leur recrutement (sauf, peut-être, en U.R.S.S.), ceci, non seulement du fait de leur provenance sociale, mais aussi du fait de leur attitude hautaine et méprisante vis-à-vis des autres groupes ;

- Situation privilégiée : ceci du point de vue des revenus mais, surtout, du prestige social qui les entoure et du rôle qu'ils jouent dans la production ou dans l'administration ;
- Propagande : dans tous les pays, ce sont eux qui disposent des moyens techniques pour influencer leurs semblables ; en fait, ces "techniques d'exploitation" sont l'instrument politique de dépolitisation des masses ;
- Elites et compétence : tous ces groupes, sous prétexte de spécialisation, de difficultés nécessitant une compétence, justifient leur pouvoir discrétionnaire vis-à-vis de ceux qui ne savent pas ; tous possèdent un pouvoir autoritaire de décision qui n'est qu'abus de compétence, quand il n'est pas répression, puis oppression ;
- Grand appétit de pouvoir économique et politique : bien qu'actuellement ces groupes soient au service d'une classe, ils montrent bien qu'ils recherchent le pouvoir plus que la possession et que le régime politique leur importe peu ;
- Formation d'une idéologie techno-bureaucratique : constitution d'élites, de futurs "chefs", avec une morale de type Nietzscheenne, une ambition et un sens développé du rôle qu'ils ont à jouer pour que l'humanité puisse vivre dans le bien-être, l'abondance (et l'esclavage). Cette formation d'une idéologie est caractéristique dans les grandes Ecoles du type de l'X (Ecole Polytechnique), de l'E.N.A. (Ecole Nationale d'Administration), etc..., où l'élève sait qu'il devra commander, gérer, décider, imposer, s'imposer parce que compétent, parce que meilleur, - d'où une mentalité d'arriviste, puis de clan, enfin de groupe techno-bureaucratique.

Il faut être conscient du danger technobureaucratique. Il est d'autant plus sérieux que, tout en servant des régimes fort différents, il va vers l'autonomie. En tout, c'est une nouvelle forme de pouvoir qui tend à se généraliser : en pays capitaliste, du fait de la concentration, de la hiérarchisation, de l'interventionnisme, de la planification, quelquefois de la nationalisation, enfin de la technocratisation de la politique ; en pays "socialistes", du fait de l'influence des difficultés économiques qui ont conduit à faire appel aux planificateurs, aux économistes, lesquels jouent un rôle de plus en plus important à l'intérieur-même du Parti.

Si cette évolution se poursuit, nous serons devant une nouvelle forme du pouvoir et, comme nous l'avons montré, il ne pourra s'agir que d'un totalitarisme (le pouvoir de quelques uns sur l'ensemble ne peut se faire autrement que par la hiérarchisation et un ordre fort), un totalitarisme pour le "bien-être" des hommes au mépris de leur liberté, de leur culture, de leur véritable émancipation.

Nous voyons ainsi que le conflit de civilisation liberté-autorité risque encore de tourner au profit de l'autorité ; qu'après le fascisme qui mit en cause l'oeuvre de civilisation, nous voyons de nouveau se former une nouvelle idéologie d'élite totalitaire plus élaborée, plus méprisante mais tout aussi ambitieuse. Les technobureaucrates risquent d'être, si cette évolution s'accroît, l'obstacle principal et le premier ennemi en puissance de tout socialisme libertaire.



## COMMENT LUTTER ?

Nous allons dégager de grandes lignes d'action plutôt qu'une tactique précise.

La première remarque que nous voudrions faire est la suivante : il y a de plus en plus de différences entre les pays industrialisés et les pays sous-développés. De fait, ces derniers s'alignent sur les structures économiques des pays développés et le décalage n'en est que plus considérable. Cet alignement, non seulement sur les structures économiques, mais également sur l'idéologie (néo-colonialisme, néo-marxisme stalinien ou de type coexistence pacifique) les met complètement à la merci des blocs, tout au moins complètement à la merci du marché mondial. Cet état de fait existe justement par la mise en place d'une bureaucratie qui, si elle est vraiment capable de gérer l'économie, a besoin de concentrer sa production, souvent-même, de l'unifier, sous prétexte de la rendre compétitive sur le marché mondial. C'est le problème de la polyculture et de la monoculture à Cuba, par exemple.

Non seulement la technobureaucratie est un danger pour une évolution libertaire de tout socialisme, mais, économiquement, elle tend à rendre dépendantes les structures économiques, ce qui va jusqu'à la "coopération technique" avec les pays impérialistes. Il nous semble que seule une participation générale des masses peut vraiment répondre à tous les besoins révolutionnaires. La nécessité d'une tactique mondiale des mouvements révolutionnaires s'engageant dans un socialisme radical, instaurant une gestion directe par les masses et une planification démocratique, s'imposent.

Le deuxième élément de lutte est encore d'ordre explicatif : il s'agit de montrer l'ambiguïté et la fausseté des soi-disants socialismes qui sont, en général, des armes aux mains des technobureaucrates :

- les nationalisations, qui permettent à l'Etat d'intervenir d'une manière directe dans la vie économique et sociale et qui met une grande partie des travailleurs au services des grands administrateurs ;
- la "co-gestion" qui, en fait de participation, est intégration des syndicats (c'est le néo-réformisme) et facilite l'effort des groupes technobureaucratiques ;
- l'autofinancement par la distribution de bénéfices sous forme d'actions, censé mettre fin à la lutte des classes... mais qui, bien sûr, accroît la masse financière à gérer ;
- les Conseils ouvriers, ou autogestion, qui sont à la merci de l'Etat bureaucratique, comme c'est le cas pour la Yougoslavie et pour l'Algérie où ce conflit prend une forme de lutte de classes.

Il nous faut donc faire un travail d'information dénonçant ces "socialismes" qu'on ne peut appeler ainsi que par démagogie.

La troisième possibilité est, comme nous l'avons montré, de profiter des luttes entre les différents clans et groupes technocratiques pour qu'ils se limitent les uns les autres, de soutenir tous les essais d'autogestion, tous les mouvements spontanés (grèves sauvages, coopératives,

associations de locataires, manifestations d'ensembles, exploitation paysanne en commun, les "conseils de résidents" élus dans les grands ensembles, les mouvements indépendants de jeunesse et de culture, etc...), toutes les activités mettant en cause le pouvoir autoritaire des "élites".

Historiquement, il y a plusieurs manières de lutter contre ce danger, par un centralisme et des mesures dictatoriales (Roosevelt et la lutte contre les trusts et cartels ; c'est le New-Deal). Mais la véritable solution reste la décentralisation. C'est le quatrième élément de lutte, élément décisif et essentiellement révolutionnaire : la mise en place de véritables structures démocratiques de gestion et de contrôle de gestion, "un collectivisme pluraliste décentralisateur" (comme le dit Gurvitch), très proche d'un socialisme libertaire.

Cette hypothèse exige la disparition de l'élément patronal et la collectivisation des moyens de production, ceci, non d'une manière centraliste, favorable aux technobureaucrates, mais en structurant la différenciation des blocs producteurs-consommateurs-citoyens ; en promouvant une autogestion de masse (type Conseils ouvriers) - supposant, comme support d'organisation et de coordination et d'exécution, le syndicat (organisation des travailleurs sur leur lieu de travail, c'est-à-dire au niveau de la production) - ; en créant des communes indépendantes et des fédérations de consommateurs ; enfin, en instituant le contrôle des responsables désignés périodiquement par des élections se déroulant sur le mode du vote secret, les élus étant révocables et responsables devant plusieurs instances à la fois.

Ainsi, l'exigence économique de planification, de coordination et d'exécution, non seulement ne permettrait plus une centralisation à outrance, mais ne laisserait aucune place à une élite compétente. Il faut donc prévoir et promulguer une campagne sur l'autogestion qui s'avère de plus en plus comme une condition nécessaire de liberté et de socialisme.

Dans cette lutte, le réformisme n'a aucune chance. Le choix doit être fait entre l'intégration ou le renforcement des structures autoritaires et totalitaires de l'Etat (en voie de technobureaucratization). Aujourd'hui, les réformes de type social-démocrate, syndicaliste, blanquiste, participation aux bénéfices, enfin communiste (tendant à imposer purement et simplement des "hommes d'appareil" et une élite ouvrière), ne peuvent que renforcer cette tendance à l'autoritarisme centraliste justifié par la compétence et le "bien-être". Seul un socialisme radical semble pouvoir s'opposer efficacement à ce danger. Il nous faut créer et généraliser les expériences de type autogestion et soutenir tous les mouvements révolutionnaires de type guérilla qui ne peuvent admettre autre chose qu'une coordination.

Lutter contre la technobureaucratie ou, simplement, prendre conscience du danger qu'elle représente, c'est réaffirmer la nécessité libertaire de tout socialisme, c'est travailler à faire mieux connaître l'idée de gestion directe afin de montrer que l'autogestion est l'exigence et la sauvegarde d'une véritable révolution sociale.

M. MICHEL  
(Kronstadt)

L'article qu'on vient de lire a été écrit il y quelques mois. Son auteur nous envoie les remarques qui suivent et qui apportent deux éléments nouveaux semblant remettre en question l'optique générale.

x  
x x

#### Remarques.

En ce qui concerne les pays capitalistes, seule une analyse du capitalisme et de ses nouvelles formes permettrait de rendre compte de la capacité de la technocratie à s'ériger en classe. En France, par exemple, où le capitalisme est juste au début de la période monopolistique de concentration des capitaux et de modernisation, il serait peut-être plus juste de dire que les technocrates servent la classe bourgeoise. Par leurs facultés de s'adapter aux structures économiques nouvelles découlant de la concentration du capital, ils sont plutôt l'avant-garde de la bourgeoisie qu'une couche à tendance antagoniste.

Pour les pays de l'Est, de type "capitaliste bureaucratique d'Etat", les technocrates apparaissent comme une couche privilégiée dont le rôle de garde-chiourme de la classe ouvrière pour le compte de la bureaucratie ne montre pas une "fusion" avec la bureaucratie, bien au contraire. Toutefois, la réforme économique "libérale" qui se déroule dans les pays de l'Est semble être favorable à la couche technocratique dans la mesure-même où "l'indépendance" des entreprises devient plus grande. Ceci est développé dans la "Lettre ouverte au Parti Ouvrier Polonais" de Karol Modzelewski et Jacek Kuron, dont nous extrayons le passage suivant :

"En apparence, il semblerait que la technocratie, en qualité de couche sociale liée à la classe au pouvoir par ses avantages et sa place dans la production, constitue aujourd'hui le principal appui du pouvoir bureaucratique dans la société. Sans aucun doute il en serait ainsi, si, dans le cadre du système existant, la technocratie pouvait réaliser ses aspirations naturelles. Avant 1956, c'était une couche de surveillants mal payés, dont les salaires étaient beaucoup plus bas que ceux attribués à la caste réduite des administrateurs spécialisés qui étaient au service du capital avant la guerre. Mais, parallèlement à l'industrie, on a construit son cadre dirigeant et les fauteuils directoriaux ont été occupés par une foule de gens qui doivent tout au système. La technocratie est aujourd'hui une couche stabilisée et consciente de ses intérêts. Elle a obtenu sa part de privilèges de haute consommation et, en même temps, elle s'oppose à la classe ouvrière par ses fonctions quotidiennes de surveillance et par ses aspirations à un "socialisme de directeurs".

Ainsi, il est difficile de penser que la technocratie puisse être bénéficiaire, en tant que telle, de l'évolution "monopolistique" du capitalisme privé et de la crise que doit surmonter actuellement le "capitalisme bureaucratique d'Etat". Il est douteux qu'elle puisse devenir la classe dominante mondiale malgré l'avantage qu'elle tire des indéniables similitudes d'évolution des structures et des formes de ces capitalismes. Il faut compter aussi avec la classe ouvrière qui, à l'Est comme à l'Ouest, est exploitée, aliénée, et qui peut devenir l'arbitre de cette situation.

THESES DE PANNEKOEK

Ces thèses de Pannekoek - dont le titre complet est "Cinq thèses sur la lutte de la classe ouvrière contre le capitalisme" - ont été écrites après la guerre. Elles ont été traduites d'après le texte anglais publié par "Southern Advocate for Workers Councils" (n° 33, Mai 1947, et réimprimées dans le n° 40, Décembre 1947). Pour notre part, nous les extrayons du n° 2 des "Cahiers de discussion pour le socialisme de conseils", de Mars 1963.

X  
X X

Préalablement à l'exposé des thèses elles-mêmes, nous voulons dégager les points qui font d'elles un apport important à la pensée marxiste révolutionnaire. Nous nous arrêterons seulement aux thèses III et IV qui nous paraissent être essentielles.

"L'objectif de la classe ouvrière est de s'affranchir de l'exploitation". Une telle affirmation, qui ouvre la Thèse III, est singulièrement en avance par rapport à Marx qui écrivait, dans le "Manifeste du Parti Communiste" : "La propriété privée d'aujourd'hui, la propriété bourgeoise, est la dernière et la plus parfaite expression du mode de production et d'appropriation basé sur des antagonismes de classe, sur l'exploitation des uns par les autres", - texte qui affirme que la propriété privée des moyens de production est seule à déterminer la classe sociale dominante exploiteuse.

Pannekoek ne fait pas de distinction entre telle ou telle origine de l'exploitation. Il constate l'exploitation (sous entendu : dans les pays dits socialistes) et la rejette. Il observe que l'exploitation peut avoir lieu même lorsqu'il y a possession commune des moyens de production. C'est bien reconnaître que ce n'est pas la propriété privée des moyens de production, mais que ce sont les rapports réels (et non formels) de production, qui déterminent, en dernier ressort, l'apparition des classes sociales.

C'est donc sur un problème important (celui du despotisme oriental et du mode de production asiatique) que l'auteur de ces thèses prend implicitement position, à savoir que l'exploitation peut se perpétuer sans pour autant reposer sur la propriété privée des moyens de production.

Dans cette même thèse, l'auteur affirme (et c'est-là une thèse originelle de l'anarchisme) qu'il ne peut plus être question, pour le prolétariat, de s'en remettre à qui que ce soit pour l'édification du socialisme. Pannekoek se refuse à faire une distinction quelconque entre la période socialiste d'accumulation primitive du capital nécessitant, pour ceux qui se recommandent généralement du marxisme, la présence d'un Etat fort et centralisé, et la période socialiste proprement dite, période

de dépérissement de l'Etat et voie vers le communisme. Pour de nombreux marxistes, en effet, l'Etat n'a de légitimité en période révolutionnaire que dans la mesure où ce n'est que par son intermédiaire que l'accumulation du capital n'a de chance de se réaliser dans les plus courts délais.

Pannekoek est allé implicitement (ses Thèses ne sont que l'expression de conclusions théoriques et sont donc nécessairement succinctes et condensées) au fond du problème. Il a fait une analyse fondamentale de la nature du pouvoir. Il a fallu qu'il en dégage les conséquences inévitables compte tenu de la réalité de l'individu. C'est en effet, nous semble-t-il, seulement une analyse de ce type qui a permis à l'auteur d'abandonner la notion d'Etat socialiste.

Il a clairement vu que si le devenir d'un pays socialiste est, certes, conditionné en partie par le niveau de développement de ses forces de production (accumulation passée du capital), il est, avant tout, fonction de la nature de ses structures et qu'adopter une structure étatique serait la négation-même du devenir de la société socialiste.

Pannekoek aboutit logiquement à des bases organisationnelles (les conseils ouvriers) très proches de la commune autogérée. Dans ces conseils ouvriers, tous les appartenants sont les responsables directs, tant au niveau de la production qu'à celui de la distribution (détermination du niveau de l'accumulation, des investissements et de la consommation proprement-dite).

Dans sa Thèse IV, Pannekoek dénonce les partis et leur rôle (selon la conception qui en est faite aujourd'hui). Il les qualifie tous de la même façon. Nous pouvons même affirmer que le parti contre lequel il s'élève avec le plus de vigueur est celui qui prétend être "l'avant-garde de la classe ouvrière, sa partie la plus clairvoyante, capable de diriger la majorité de la classe, d'agir en son nom, de la représenter".

En ne reconnaissant plus aux partis communistes le monopole de la théorie et de la pratique révolutionnaires, en rejetant ce monopole sur la masse tout entière, Pannekoek, là encore, dépasse la pensée de Marx lui-même : "Pratiquement, écrivait Marx, les communistes sont donc la fraction la plus résolue des partis ouvriers de tous les pays, la fraction qui entraîne toutes les autres ; théoriquement, ils ont, sur le reste du prolétariat, l'avantage d'une intelligence claire des conditions, de la marche et des fins générales du mouvement prolétarien." (Manifeste du Parti Communiste).

C'est en effet, et nous en sommes bien conscients, le Parti Communiste qui est le plus trompeur de tous parce que, tout en affirmant être le défenseur de la classe ouvrière, il est, de par sa nature de parti constitué luttant pour le pouvoir, objectivement assujéti aux mêmes conditions, aux mêmes contraintes, que tous les autres partis qui, eux, au moins, n'ont pas l'audace de se dire révolutionnaires. La lutte pour l'accès au pouvoir s'est en effet historiquement toujours transformée en lutte pour la conservation du pouvoir.

En refusant la prédominance d'un parti, Pannekoek se prononce pour la

dissolution (ou dispersion) des partis (ou corps constitués), en période immédiatement post-révolutionnaire, au sein de la masse entière. Leur forme, leur rôle et leur but en sont évidemment changés. De guides monolithiques extérieurs aux masses, prétendant mener à terme, à eux seuls, l'édification du socialisme par la prise du pouvoir, il leur incombe désormais de jouer le rôle de propagandistes de l'idée sociale. Il n'existe plus, pratiquement, de différence entre le rôle politique et le rôle social de l'individu au sein de la société. (1).

Cela signifie que, si les organismes de gestion (Conseils Ouvriers) sont l'objet de tous ceux qui participent au processus de production et restent la base de l'organisation économique et sociale, les individus sont libres, indépendamment de cette structure, de se grouper en tendances idéologiques.

Du parti unique, monolithique, tout puissant et assumant la gestion suivant ses schémas propres, à la reconnaissance de la pluralité des tendances unies sur une base socialiste fédéraliste commune de gestion, le pas franchi est immense.

On arrive ainsi au paradoxe de deux conceptions de l'organisation sociale diamétralement opposées l'une à l'autre et qui sont pourtant le résultat d'une analyse "marxiste". Ce serait donc une erreur, à notre avis (ou alors c'est faire grand prix de l'étiquette) que d'amalgamer toute une école sociale sous prétexte qu'elle se réclame d'un même maître.

La T.A.C.

---

(1) Dans leur avant-propos, les camarades des "Cahiers de discussion pour le Socialisme de Conseils" notaient, à propos de la quatrième Thèse, que "Pannekoek semble abandonner ici la tradition du "Manifeste Communiste", où l'on voit les communistes jouer, au sein des partis ouvriers, le rôle d'éducateurs politiques. A. Pannekoek attribue ce rôle aux partis eux-mêmes alors que les Conseils conservent leur autonomie de décision et d'action. Mais cette conception implique pratiquement l'abandon du système des partis qui repose essentiellement sur la lutte pour le pouvoir, donc sur la subordination des masses aux décisions de professionnels de la politique."

## THESE I

En un siècle de croissance, le Capitalisme a énormément accru sa puissance, non seulement en s'étendant à la terre entière, mais également en se métamorphosant.

Concurremment la classe ouvrière a cru en puissance, en nombre, en concentration, en organisation. Contre l'exploitation capitaliste, pour la maîtrise des moyens de production, sa lutte se développe sans trêve, et doit se développer, sous des formes nouvelles.

Le développement du Capitalisme a, dans les branches principales de la production, concentré le pouvoir dans les mains des grands trusts et monopoles. Ceux-ci sont intimement liés au pouvoir étatique et le détiennent en fait. Ils contrôlent la plus grande partie de la presse et façonnent l'opinion publique. La démocratie bourgeoise s'est révoltée le meilleur camouflage de cette domination politique du grand capital. Simultanément, se fait jour, dans la plupart des pays, une tendance à utiliser le pouvoir organisé de l'Etat aux fins de concentrer en ses mains la direction des industries-clés, début de l'économie planifiée. En Allemagne hitlérienne, une économie dirigée par l'Etat avait soudé direction politique et gestion capitaliste en une classe unique. En Russie, où règne le capitalisme d'Etat, la bureaucratie exerce collectivement son pouvoir sur les moyens de production et se soumet par la dictature les masses exploitées.

## THESE II

Le Socialisme, présenté comme but de la lutte ouvrière, n'est en fait que l'organisation de la production par le gouvernement. C'est le Socialisme d'Etat, la direction de la production par les fonctionnaires d'Etat, l'autorité des Directeurs, des savants, des cadres dans l'usine.

Dans l'économie socialiste, ce corps forme une bureaucratie bien organisée qui est directement le maître du processus de production. Il dispose de la totalité de la production et détermine quelle partie doit être affectée aux travailleurs sous forme de salaires, gardant le reste pour les besoins généraux et pour lui-même. En démocratie les travailleurs peuvent choisir leurs maîtres mais ne sont pas eux-mêmes maîtres de leur travail ; ils ne reçoivent qu'une partie de ce qu'ils produisent et cette partie leur est attribuée par d'autres ; ils sont encore exploités et doivent obéir à la nouvelle classe dirigeante. Les formes démocratiques sensées accompagner ce système, aujourd'hui ou demain, ne modifient en rien sa structure fondamentale.

Le Socialisme fut proclamé but de la classe ouvrière à une époque où celle-ci, lors de son apparition, sans force, incapable de conquérir par elle-même la direction des usines, se mit à rechercher dans les réformes sociales la protection de l'Etat contre la classe capitaliste. Les grands partis politiques qui firent leurs ces buts, les partis tra-

vaillistes et social-démocrates se transformèrent en instruments d'embrigadement de la classe ouvrière entière au service du capitalisme, tant dans ses guerres pour la conquête du monde que dans sa politique intérieure du temps de paix. On ne peut même pas dire que le gouvernement travailliste anglais soit socialiste : son oeuvre n'est pas la libération des ouvriers mais la modernisation du Capitalisme. En faisant disparaître les ignominies criantes en comblant des retards de celui-ci, en introduisant le contrôle de l'Etat pour préserver et garantir les profits, il renforce la domination du Capital et perpétue l'exploitation des travailleurs.

### THESE III

L'objectif de la classe ouvrière est de s'affranchir de l'exploitation. Ce but n'est pas et ne peut être atteint par une nouvelle classe dirigeante se substituant à la bourgeoisie. Il ne peut être atteint que si les ouvriers eux-mêmes deviennent maîtres de la production.

Les ouvriers maîtres de la production, cela signifie, en premier lieu, que dans chaque usine, dans chaque entreprise, l'organisation du travail est l'oeuvre du personnel. Au lieu d'être édictés par un directeur et ses subalternes, les règlements sont décidés par l'ensemble des travailleurs. Cet ensemble, qui comprend tous les travailleurs, les spécialistes, les savants, c'est-à-dire tous ceux qui prennent part à la production, décide, dans ses assemblées, de tout ce qui touche au travail commun. Ceux qui ont à effectuer un travail doivent également en avoir la direction, en prendre la responsabilité, dans les limites de l'ensemble ; cette règle peut être appliquée à toutes les branches de la production. Elle implique que les travailleurs créent leurs organes pour regrouper les entreprises séparées en une entité organique de production planifiée. Ces organes sont les Conseils Ouvriers.

Les Conseil Ouvriers sont des corps de délégués, mandatés par le personnel des diverses usines, ou sections de grandes entreprises, comme porte-parole de ses intentions, de ses opinions, pour discuter des affaires communes, prendre des décisions et en rendre compte à leurs mandants. Ils définissent et édictent les différentes règles et, unifiant les diverses opinions en une position commune, ils relient entre elles les unités séparées, en font un ensemble bien organisé. Ils ne forment pas un comité directeur permanent, ils peuvent être rappelés et démis de leurs fonctions à tout moment. Leurs premiers germes firent leur apparition au début des révolutions russe et allemande (Soviets et Arbeiter-räte). Ils doivent jouer un rôle de plus en plus grand dans les futurs accomplissements de la classe ouvrière.

### THESE IV

Jusqu'à aujourd'hui les partis politiques ont rempli deux fonctions. En premier lieu, ils aspirent au pouvoir politique, à la domination de



l'Etat, à la prise en mains du gouvernement, à l'utilisation de ce pouvoir pour mettre en pratique leurs programmes. En second lieu, ils doivent, dans cette intention, gagner la masse des travailleurs à leurs programmes : leur enseignement tend à éclairer la compréhension des ouvriers, leur propagande cherche tout simplement à les transformer en troupeau de moutons.

Les partis ouvriers ont pour but la conquête du pouvoir politique, afin de gouverner dans l'intérêt des travailleurs et, plus spécialement, d'abolir le Capitalisme. Ils affirment être l'avant-garde de la classe ouvrière, sa partie la plus clairvoyante, capable de diriger la majorité inorganisée de la classe, d'agir en son nom, de la représenter. Ils prétendent pouvoir affranchir les ouvriers de l'exploitation. Une classe exploitée ne peut cependant être affranchie par un simple vote ou par la seule venue au pouvoir d'un groupe de nouveaux gouvernants. Un parti politique ne peut apporter la liberté : vainqueur, il amènera seulement de nouvelles formes d'asservissement. Les masses travailleuses ne peuvent gagner leur liberté que par leur propre action organisée, qu'en prenant leur sort entre leurs mains, que par un effort de toutes leurs facultés, pour diriger et organiser elles-mêmes leur combat et leur travail au moyen de leurs Conseils.

Aux partis incombe alors la deuxième fonction, c'est-à-dire étendre compréhension et savoir, étudier, discuter, formuler les idées sociales et, par la propagande, éclairer l'esprit des masses. Les Conseils Ouvriers sont les organes de l'action pratique de la lutte de la classe ouvrière ; aux partis revient la tâche d'en construire la force spirituelle. Leur travail est une partie indispensable de l'auto-libération de la classe ouvrière.

#### THESE V

La forme la plus énergique de la lutte contre la classe capitaliste est la grève. Les grèves sont plus que jamais nécessaires pour lutter contre la tendance des capitalistes à accroître leurs profits en abaissant les salaires, en accroissant durée et intensité du travail.

Les syndicats, instruments de la résistance organisée, se sont formés en faisant appel à la forte solidarité et l'aide mutuelle. Le développement du "big business" a fait croître énormément la puissance du Capital, si bien que les ouvriers ne peuvent éviter l'aggravation de leur condition que dans des cas particuliers. Les syndicats se transforment en instruments de médiation entre capitalistes et ouvriers. Ils signent des pactes avec les employeurs et cherchent à les imposer aux ouvriers souvent récalcitrants. Les dirigeants des syndicats aspirent à se faire reconnaître partie de l'appareil du pouvoir du Capital et de l'Etat qui domine la classe ouvrière. Les syndicats deviennent des instrument du Capital de monopole qui s'en sert pour dicter ses conditions aux travailleurs.

Dans ces conditions, le combat de la classe ouvrière prend de plus en plus la forme de grèves sauvages. Ce sont des explosions spontanées et massives d'un esprit de résistance longtemps réprimé, des actions directes où les ouvriers prennent entièrement entre leurs mains leur propre lutte, abandonnant syndicats et dirigeants.

L'organisation du combat est faite par les comités de grève, délégués des grévistes choisis et mandatés par le personnel. La discussion au sein de ces comités permet aux ouvriers de réaliser leur unité d'action. L'extension de la grève à des masses de plus en plus grandes est la seule tactique appropriée pour arracher les concessions aux capitalistes mais elle est aux antipodes de celle des syndicats qui est de limiter la lutte et d'y mettre fin dès que possible. Ces grèves sauvages sont, aujourd'hui, les seules luttes de classe réelles des ouvriers contre le Capitalisme. Là ils affirment leur liberté, ils choisissent et dirigent eux-mêmes leurs actions, ne subissent pas la direction de puissances qui leur sont étrangères et dont les intérêts sont autres.

Ceci montre l'importance pour le futur de ces conflits de classes. Quand les grèves sauvages prennent une extension de plus en plus large, elles voient se dresser contre elles toute la puissance physique de l'Etat. Elles ont alors un caractère révolutionnaire. Lorsque le Capitalisme se transforme en un gouvernement mondial organisé (jusqu'à maintenant il est formé de deux puissances concurrentes qui menacent l'humanité de la destruction totale) la lutte de la classe ouvrière pour la liberté devient une lutte contre le pouvoir de l'Etat. Ses grèves prennent le caractère de grandes grèves générales. Les comités de grève doivent alors remplir des fonctions générales politiques et sociales, c'est-à-dire remplir le rôle des Conseils Ouvriers. La lutte révolutionnaire pour la domination de la société devient au même moment une lutte pour la maîtrise des usines. Alors les Conseils Ouvriers, organes de lutte, se transforment au même moment en organes de production.

Anton PANNEKOEK

POUR POURSUIVRE LA DISCUSSION SUR LA "LETTRE" DE L'U.G.A.C. (1)

Une mise au point de l'U.G.A.C.  
après le texte de la T.A.C.

Nous tenons à préciser dès l'abord que nous acceptons la discussion dans l'esprit défini par la T.A.C. Nous n'avons jamais eu la prétention de croire le texte de cette brochure définitif. Nous avons ouvert un débat et nous souhaitons qu'il se poursuive au sein de tout le mouvement anarchiste. Avant tout, nous pensons que la définition du rôle de l'Anarchisme révolutionnaire doit être une oeuvre collective, Nous ne craignons pas les critiques, et le caractère constructif du texte de la T.A.C. nous laisse augurer un dialogue fraternel.

Nous ne considérons pas que ce texte soit dépassé (2). Mais il est vrai que nous avons voulu lui donner un certain caractère provocateur. Tous les camarades savent qu'il y avait des sujets "tabous" au sein du mouvement anarchiste et nous avons voulu les écrouler dans la mesure où nous l'avons pû.

Mais il nous semble que tout l'esprit de cette brochure a échappé aux camarades de la T.A.C. Et comme cet esprit est l'essence-même de la démarche de l'U.G.A.C. actuellement et sa raison d'être, il faut bien nous y arrêter.

Précisons aussi que ce texte n'a pas été écrit dans un simple but de recherches mais qu'il est le résultat d'une pratique militante journalière des membres de l'U.G.A.C. dans les milieux où ils militent et dans leurs engagements. Cela aussi est important.

Pour nous, l'U.G.A.C. est une organisation d'attente et nous n'avons pas forcément en vue seulement la construction d'une "véritable Fédération Anarchiste révolutionnaire". En ce sens, nous ne nous adressons pas seulement aux anarchistes, mais nous recherchons la rencontre avec tous les révolutionnaires qui, par des voies diverses, en sont arrivés à la même analyse que nous. Pour nous, et c'est là où nous rejoignons la T.A.C., la révolution n'appartient à personne, elle est un fait objectif. C'est pourquoi nous avons précisé nettement qu'une révolution à caractère purement anarchiste, réalisée par les seuls anarchistes, est une utopie pure. En ce sens, le rôle que nous assignons à l'U.G.A.C. est l'intégration des anarchistes à la révolution qui existe, au Socialisme qui existe. Il y avait une grande prétention, de la part de l'U.R.S.S. stalinienne, à vouloir diriger les révolutions du monde. Il y a une grande prétention, de la part de divers groupes de la Quatrième Internationale (Lambert et Posadas, par exemple), à croire représenter les structures de l'organisation révolutionnaire. Nous dénonçons cette même prétention chez les anarchistes.

En France même, et nous n'avons point parlé suffisamment parce que ce texte s'est voulu "international", nous sommes absolument persuadés

qu'il existera demain un regroupement des révolutionnaires de toutes tendances, que ce regroupement donnera naissance à une organisation unique qui ne se formera pas par l'addition de groupuscules, mais par un certain nombre de faits dont la résistance d'un grand nombre de syndicalistes à l'intégration, d'une part, et la résistance d'un grand nombre de militants du P.C.F. au glissement vers le réformisme, d'autre part, sont les signes avant-coureurs. Nul doute, aussi, que les problèmes posés par l'après-gaullisme faciliteront cette clarification.

Cela dit, nous ne voulons pas que, comme d'habitude, les anarchistes ratent le coche, ainsi qu'ils l'ont toujours fait dans le passé. C'est pourquoi l'U.G.A.C., dans cette période de gestation, ne veut que préparer la place des anarchistes dans le mouvement révolutionnaire, faire admettre aux autres révolutionnaires que l'apport libertaire est valable. Nous disons souvent que nous ne souhaitons qu'une révolution, qu'un socialisme, le plus libertaire possible...

C'est pourquoi, et il est nécessaire de le dire, les statuts de l'U.G.A.C. mentionnent qu'elle est l'organisation spécifique des anarchistes communistes du mouvement révolutionnaire. De la même manière, c'est au sein du Socialisme qui existera qu'elle veut faire valoir les thèses anarchistes. Toutes ces précisions sont importantes parce qu'elles ont pour résultante une attitude politique essentiellement différente, pour ne pas dire opposée, à l'attitude traditionnelle des anarchistes depuis 1917.

Mais cette brochure s'adressait aux seuls anarchistes et devait tenir compte de leurs réticences et aussi, pourquoi ne pas le dire, d'une certaine ignorance qu'ils ont des positions antérieures prises au sein du mouvement. Il fallait donc leur montrer - et c'est la raison des nombreuses citations - que l'attitude de l'U.G.A.C. se place dans une tradition anarchiste révolutionnaire et que, somme toute, nous n'avons rien inventé mais seulement retrouvé un certain nombre de bases essentielles à notre attitude politique présente. Il n'est pas sûr que tous les militants de l'U.G.A.C. se contentent de ces bases (et les camarades de la T.A.C. ne semblent pas s'en contenter). Mais l'U.G.A.C. est une oeuvre collective au sein de laquelle certains camarades vont beaucoup moins loin que d'autres et les nécessités de l'unanimité nous obligent quelquefois à des positions moyennes qui sont d'ailleurs revues à tout instant.

Notre premier propos était, en effet - et les camarades de la T.A.C. le définissent très bien - de démontrer que la paralysie de la F.A. actuelle provient de la cohabitation des tendances qui ne sont pas toutes révolutionnaires. Mais, sans revenir sur les vieilles querelles, nous voulons tout de même dire que nous tenons compte des expériences du passé et qu'il n'est plus question pour nous, en aucune manière, de "dépasser le cadre de la F.A. actuelle" simplement, la rupture avec cette illusion sans avenir devant être franchie.

Il est bien vrai que nous avons tenté de définir l'Unité des anarchistes révolutionnaires par "quelques phrases creuses flairant un scientisme très XIX<sup>e</sup> siècle". Mais il fallait trouver des références pour

montrer, par exemple, que le matérialisme dialectique, même si on trouve le terme criticable, n'était point ce qui séparait les anarchistes des marxistes. Cela n'était pas inutile, croyons-nous, en face de certains qui n'hésitent pas à écrire, dans le bulletin de la F.A., que le matérialisme en question leur semble "une vaste rigolade".

Cela dit, nous pensons que l'apport dialectique est irremplaçable et nous voulons qu'il soit de nouveau considéré ainsi dans les milieux anarchistes qui l'ont abandonné. Mais, hélas, cet abandon de longue date a fait que nous n'avons à notre disposition que ces références au scientisme du XIX<sup>e</sup>. Nous les avons utilisées. Mais les camarades de la T.A.C. ont raison : nous aurions dû préciser que nous considérons la méthode dialectique "comme moyen d'élaboration d'une analyse dite scientifique". Nous n'avons sans doute pas été assez clairs car nous pensions que cela coulait de source.

La T.A.C. ajoute : "Cette méthode est donc à préciser, non pas en théorie et en phrases creuses, mais dans la pratique commune". C'est bien cela que veut faire l'U.G.A.C. !

Lorsque nous écrivons qu'il doit y avoir possibilité de cohabitation de diverses méthodes d'action dans des domaines autres que l'action révolutionnaire, la T.A.C. veut nous faire dire que notre action révolutionnaire ne serait pas "globale". Voilà-bien une mauvaise querelle et nous devons nous expliquer.

Si la T.A.C. ou les Situationnistes nous disent que la lutte révolutionnaire doit être globale, nous sommes absolument d'accord. Mais nous constatons et regrettons que, dans l'état actuel de la Révolution et dans le stade actuel de notre lutte, la démarche révolutionnaire est loin d'être globale. Nous en sommes encore à des revendications qui se placent au niveau politique et économique et, souvent, les anarchistes, qui placent les revendications éthiques au premier plan, se refusent à admettre la nécessité de la Révolution Sociale. Mais, bien sûr, la T.A.C. a raison sur le fond et c'est notre faiblesse de ne pouvoir encore envisager les problèmes sous cet angle. Mieux, nous affirmons qu'il sera nécessaire aux anarchistes de revendiquer cette "Révolution globale". Ici encore, il est nécessaire de dire que nous attendons beaucoup de cette élaboration collective qui est commencée ici...

L'analyse de la France et des pays industriels est à faire et nous n'en avons dit que quelques mots (il est injuste de dire que nous n'en parlons pas dans le sens où l'entend la T.A.C.). Nous ne pensons pas non plus être impuissants dans ce pays, et c'est-là notre désaccord : nous allons le voir.

La T.A.C. écrit : "Si nous sommes révolutionnaires, c'est que nous pensons que l'instauration de la véritable autogestion et du fédéralisme se fera à travers des luttes violentes, par le truchement de nombreuses révolutions, par une opposition constante aux structures... Nous ne prétendons pas pouvoir réussir à liquider totalement et en même temps le Capital et l'Etat, mais nous prétendons que tout bouleversement révolutionnaire est un acquis et une étape vers la liquidation des deux que

l'on ne peut séparer..."

Nous n'avons pas voulu dire autre chose et il n'y a, apparemment, aucune divergence entre nous. Ces remarques sont déjà très loin de l'analyse révolutionnaire de l'Anarchisme classique. D'où vient que nous soyons pourtant en désaccord ?

Nous savons (et la T.A.C. avec nous) que la révolution est un acquis au niveau individuel. Mais, comment peut-on prétendre qu'elle n'est pas un acquis au niveau des structures. Lorsque la T.A.C. déclare que "continuer la Révolution russe est un leurre", pourquoi ne mentionne-t-elle pas comment nous définissons ce que nous considérons comme un acquis ? Elle a pourtant déclaré plus loin (ainsi que nous l'avons cité) que toute révolution est un acquis. Si la T.A.C. voulait dire ainsi que la Révolution russe n'est pas une révolution, alors quel est le fait du siècle, où est la révolution ? Est-elle seulement dans la prise de conscience individuelle ? Mais les faits sont devant nos yeux, et l'acquis des pays de l'Est se trouve dans la liquidation de la propriété privée des moyens de production. Cette liquidation n'est-elle pas une étape dans la liquidation du Capital ? Et, quand on connaît la lutte de plus en plus violente de la bureaucratie contre les formes de gestion directe dans les pays de l'Est et dans les pays du tiers monde (dont la T.A.C. ne parle pas), comment peut-on écrire que l'acquis au niveau des structures "représente la cristallisation" ?

C'est ici que se passe un phénomène curieux que nous allons essayer d'expliquer. Nous avons, en effet, affaire à des camarades qui sont d'accord avec nous au niveau des principes et de l'analyse, qui nous font justement remarquer un certain nombre de nos faiblesses dont nous convenons. Et, pourtant, ils ne tirent pas les mêmes conclusions que nous quant à l'attitude pratique.

C'est parce que l'U.G.A.C. se place au plan politique et que, pour nous, l'accord idéologique ne sert à rien s'il ne débouche pas sur une attitude politique. Actuellement, cette attitude pratique se place dans la réponse à la question suivante : dans la période actuelle, voulons-nous lutter avec les autres révolutionnaires du monde contre l'impérialisme américain ? Soutenons-nous la lutte du peuple vietnamien ? Car c'est ainsi que se posent pratiquement les problèmes de notre attitude politique, au-delà des mots et des justifications. Il n'y a pas de place pour une autre attitude. Cette manière de considérer la Révolution uniquement comme un acquis individuel n'est-elle pas, tout compte fait, un refus de choisir ?

Nous n'avons jamais dit que la Chine ou la Yougoslavie devaient être considérées comme des "Terres promises". Mieux, nous n'avons jamais prétendu que l'autogestion qui est actuellement pratiquée correspondait exactement à la pensée libertaire. Mais nous avons dit que, partout, des formes de gestion directe apparaissent. Que leur développement montre que l'anarchisme n'est pas absent des révolutions contemporaines, que ce développement se heurte à la résistance des bureaucratie et des Etats et qu'il préfigure un futur stade de lutte révolutionnaire. Même dans les zones libérées par le Vietcong se constituent des Comités populaires d'Autogestion !

Il n'est pas vrai que ces structures "ne sont que des mots" et qu'elles ne constituent "qu'un peu de lest pour mieux cravacher les ouvriers".

La T.A.C. est, certes, pour la "véritable autogestion" et nous aussi. Mais, où est-elle, cette "véritable autogestion", sinon dans notre imagination ? Il faut en finir avec cette attitude de pensée qui consiste à dire : la révolution, c'est ceci ou c'est cela, ce n'est pas ceci et ce n'est pas cela. Il faut renoncer à dire que nous rejetons toute révolution qui ne correspond pas à nos définitions préfabriquées. C'est vrai que "la révolution n'appartient à personne". Nous l'avons écrit et nous ne nous sommes pas demandé "si nous devons soutenir une révolution marxiste" comme on nous le fait dire. Nous avons dit, au contraire, que la Révolution qui existe bouleverse toutes les prévisions des idéologies, tant marxistes qu'anarchistes. C'est au mouvement anarchiste, dans son ensemble, d'en tenir compte et non à nous, qui le savons.

Nous avons écrit, au début de ce texte, que nos positions découlaient d'une expérience militante et d'engagements de nos militants. C'est ici que nous voyons les limites d'une simple tentative de recherches souvent purement intellectuelles et sans rapport avec les problèmes politiques qui se posent quotidiennement à chacun de nous.

U . G . A . C .

- 
- (1) Vous pouvez vous procurer cette lettre à "La Nef de Paris", 25, rue des Boulangers, Paris (5<sup>e</sup>), ou en écrivant à Edith DARD, B.P. 114, Paris (10<sup>e</sup>).
  - (2) Ce texte est à la fois un point d'arrivée et un point marquant un nouveau départ. Point d'arrivée : à travers un effort pour ne pas perdre la trace de l'anarchisme révolutionnaire dans tout un fatras idéologique dit libertaire, l'expérience des camarades confrontés avec la réalité leur a fait sentir le sens que pouvait avoir aujourd'hui cet anarchisme révolutionnaire. Ces conclusions constituent deux de nouvelles bases de développement et, si l'on veut, d'un dépassement continu, mais les choses ne vont pas si vite et il serait bien prétentieux de notre part de prétendre que ce texte est déjà dépassé.

PROBLEMES D'ANTHROPOLOGIE LIBERTAIRE

Pourquoi l'anthropologie ?

Les communistes libertaires soutiennent, généralement, qu'ils s'opposent aux communistes étatiques autoritaires au nom d'une conception de l'homme, conception sur laquelle ils fondent une éthique de la révolution qui commande la politique révolutionnaire. Mais, si l'on demandait à la plupart d'entre eux, bakouniniens ou marxistes, de dire quelle est cette conception de l'homme, bien peu pourraient répondre avec précision.

Les grands classiques du socialisme n'apportent pas de réponse satisfaisante à cette question. A l'époque où ils écrivaient, l'économie politique était la seule science assez avancée pour servir de modèle aux sciences humaines. Aussi, les classiques se préoccupèrent-ils plus de l'étude des rapports de production-consumption et des superstructures culturelles que de l'étude de l'être qui est à l'origine de ces relations et de ces superstructures. La notion intuitive d'individu est souvent utilisée, comme on peut s'en convaincre en lisant ces auteurs, mais elle reste une notion intuitive et n'est pas approfondie. L'étude de la signification de l'individu a été laissée aux générations suivantes, aux philosophes d'abord, notamment à Nietzsche, puis aux psychanalystes et enfin aux psychologues et phénoménologues.

Aujourd'hui, les sciences humaines et l'interrogation philosophique sur l'homme, sont suffisamment développées pour que nous puissions, nous socialistes libertaires, nous interroger sur l'être de l'homme pour l'épanouissement duquel nous luttons. Notre revendication d'un pluralisme social, d'un communisme libertaire, n'est soutenable que si l'homme est autre chose qu'une abstraction ou une "nature humaine", que si l'homme est autre chose qu'une "cire vierge" sur laquelle les circonstances extérieures gravent un destin contingent : ni l'homme de l'idéalisme, ni celui de la philosophie bourgeoise du XVIII<sup>e</sup> siècle, ni celui du behaviorisme.

A une époque où les idéologies réactionnaires annexent les sciences humaines en en détournant le sens pour refuser l'homme au nom d'un néo-positivisme technocratique, il est urgent que les défenseurs de l'homme mettent au point une conception élaborée de l'homme. Cette étude approfondie du sens de l'existence humaine, c'est ce que je nomme Anthropologie, en prenant ce mot dans son sens étymologique de connaissance de l'homme et non dans son sens, plus courant, d'ethnologie. Un néologisme aurait pu éviter cette confusion de sens possible, mais nous n'avons pas le poids suffisant pour en imposer un.

Cette étude ne peut être le fait d'un seul, ni même, peut-être, d'un seul groupe. Aussi, dans les articles qui vont suivre, je me propose simplement d'aborder quelques uns des problèmes que soulève la réflexion anthropologique, espérant ouvrir un dialogue avec des camarades d'autres spécialités et d'autres horizons philosophiques, animés du même esprit



socialiste et libertaire, et de recherche ouverte, esprit qui anime cette revue ou la liberté et la recherche se donnent rendez-vous.

Quant au reproche, qu'on nous fera, d'illisibilité par tous, je répondrai qu'un travail de recherche fondamental est, par sa nature-même, d'accès difficile. Le problème de lisibilité n'a pas à se poser à ce niveau. Il appartient à d'autres de faire le décriptage et de rendre le texte accessible à tous. Ceux-là sont éducateurs et propagandistes.

### Problème de méthode : les sciences humaines et l'anthropologie.

Au cours de récents débats et des lectures qui les alimentent, j'ai pu constater que la constitution d'une anthropologie libertaire moderne se heurte, avant tout, à une opposition à prétention scientifique qui réanime le vieux débat stérile du positivisme contre la philosophie.

Le premier obstacle rencontré est celui du biologisme défendu par certains rationistes. Selon eux, l'individu serait déterminé par son hérédité, et la liberté serait le droit d'obéir à ses déterminismes. Il est évident que cette conception est contradictoire. En effet, réclamer le droit d'obéir à ses déterminismes c'est supposer implicitement qu'on puisse n'y pas obéir. Ce ne sont donc plus alors des déterminismes.

En outre, cette conception identifie le corps propre au corps objet qu'étudie le biologiste. Cette identification rend incompréhensible le rapport du corps propre et de l'existence. En effet, le biologiste décrit le corps en termes physico-chimiques alors que l'expérience que nous en avons est celle d'un corps conscient, percevant et agissant dans le monde, expérience irréductible à des structures physico-chimiques et anatomiques. Ce corps vécu comme conscient devra faire l'objet d'une analyse particulière. Nous devons étudier comment le monde se découvre à partir d'une perspective dont notre corps est le centre, comment, à l'aide de notre corps, nous agissons sur le monde. Ces problèmes échappent à la compétence de la biologie et sont l'objet de l'anthropologie.

Après le biologisme, nous nous heurtons au sociologisme. Pour certains sociologues, l'homme se réduit à des relations sociales. "Les individus contractent des rapports de production" (Marx). Ces rapports de production conditionnent des structures de relations sociales et des superstructures idéologiques. Les structures sociales déterminent des comportements. Les individus seraient ainsi dépossédés de leur être, aliénés, dans les structures sociales actuelles, structures de classes et de hiérarchies sociales, idéologies mystifiantes masquant aux esclaves leur esclavage, etc... Dans cette perspective, la liberté n'est qu'un possible dont la réalisation suppose l'instauration d'une société sans classes et non hiérarchisée. Une prise de conscience de l'aliénation actuelle permettrait l'engagement dans l'action révolutionnaire.

Ces conceptions me semblent pour le moins obscures et incomplètes. Incomplètes, puisqu'on ne nous dit pas ce que sont ces individus qui entrent en relation, ni ce qu'est cet être actuellement aliéné qui se réalisera après la révolution ni comment on peut échapper au déterminisme

des structures pour les détruire. Obscures, car que signifie cette prise de conscience alors que la description des groupes sociaux, à laquelle on prétend par ailleurs s'en tenir, ne nécessite pas le concept de conscience. Certains sociologues (Gurwitsch) croient nécessaire d'introduire le concept de conscience collective, ce qui est absurde. Il n'y a, comme nous le verrons plus loin, que des consciences incarnées dans un corps, ce qui exclut que des consciences puissent être collectives. Il peut seulement exister des structures communes à tous les individus d'un même groupe. Ces structures, nous le verrons, sont inconscientes et donnent leur sens aux contenus des consciences. Parler de conscience collective c'est donc confondre conscience et inconscient.

La psychanalyse, elle aussi, à la mode aux U.S.A. et en France, prétend se substituer aux sciences humaines et à l'anthropologie. La psychanalyse, née de la clinique psychiatrique, a pour objet une relation particulière, celle du névrosé et du candidat à l'enseignement de la technique (ou psychanalyste). Cette relation est purement verbale. Les découvertes de Freud ont été conceptualisées avec les notions des sciences de son temps. Les dissidents Adler et Jung, les culturalistes, ont étudié du matériel identique ou voisin : schizophrénies (Jung), enfants caractériels (Adler). Cet échantillonnage de population est, pour le moins, assez contestable et peu représentatif.

Freud n'avait aucun droit de généraliser ses découvertes du névrosé à l'individu sain, ni de la situation particulière du dialogue analytique à d'autres situations (pour cela, il lui aurait fallu une méthode découverte depuis : l'analyse structurale). Plus grave, les psychanalystes refusent de tenir compte des découvertes de la psychologie expérimentale et des méthodes contemporaines d'analyse des phénomènes humains. Ceci signifie clairement que la psychanalyse n'est pas une science mais une forme de religion moderne (1). L'attitude des analystes, sur ce plan, est identique à celle des marxistes ; toute acquisition méthodologique n'étant perçue pour eux que comme un progrès dans l'exégèse de la parole du Maître. Il est d'ailleurs significatif qu'on parle de psychanalyse orthodoxe et du révisionnisme néo-freudien.

Enfin, la dernière offensive contre l'anthropologie vient du philosophe Michel Foucault. Pour lui, le concept d'homme doit disparaître de la culture occidentale pour faire place à l'étude du discours, ce qui l'amène à des conclusions délirantes du genre : "Qu'est-ce qui parle ? Ce sont les mots." Il semble que Foucault ait oublié la distinction saussurienne de la langue et de la parole. Si la langue n'a de sens que par le système qui préside à l'arrangement des phonèmes en mots et des mots en phrases, il n'en reste pas moins vrai qu'il n'y a de discours que par un sujet parlant et que le discours n'a de sens que pour le sujet qui parle et celui, ou ceux, qui l'écoutent. Un discours en chinois n'a pas de sens pour qui ne parle pas le chinois. Comme les autres sciences humaines, la linguistique, contrairement aux affirmations de Foucault, renvoie à l'individu et rend urgente la constitution d'une anthropologie.

Au niveau de l'individu, on court le risque de confondre la psychologie avec l'anthropologie. La psychologie scientifique a pour objet les relations du sujet avec son monde. Elle étudie comment le sujet per-

çoit le monde, comment il agit dans ce monde, comment il structure perceptions et comportements et comment il réfléchit sur son monde vécu. Si le sujet occupe une place centrale en psychologie, la société est hors du champ de cette science, la psychologie ne se souciant que de la manière dont ce monde est vécu par le sujet. Les relations sociales objectives qu'étudie le sociologue ne l'intéressent pas.

Aucune des sciences humaines ne peut se constituer en anthropologie. Les sciences découpent, dans le continuum des phénomènes du réel, des ensembles qu'elles structurent. Elles construisent, à partir d'axiomes et de procédés logiques, des modèles signifiant le réel, l'expérimentation vérifiant la validité du modèle. De nouvelles expériences et de nouveaux procédés de formalisation obligent à réviser périodiquement les modèles. Par exemple, à l'univers bâti par les astronomes de l'antiquité, Copernic a substitué un autre modèle que les découvertes de l'astronomie moderne et la théorie de la relativité ont obligé à modifier encore. Un astronome qui, par fidélité à Copernic, ou un physicien, par fidélité à Newton, refuserait de croire à la relativité ou à la mécanique quantique, passerait pour fou. C'est pourtant ce que font marxistes, freudiens et anarchistes, sous prétexte de fidélité à Marx, Freud, Proudhon, Bakounine, Stirner ou autres grands classiques. Tous prétendent pourtant ériger leurs méthodes au rang de science.

Après avoir éliminé les prétentions des sciences humaines à être des anthropologies et rejeté tout attachement dogmatique à un classique statufié en idole, nous pouvons aborder l'objet de cet essai, l'anthropologie.

Le projet de toute anthropologie est une totalisation de l'homme, homme pris aussi bien dans ses aspects individuels d'unique que dans ceux d'être social, collectif. Le concept de totalisation exclut la réduction de l'anthropologie à une science ou à une sommation des sciences. Comme nous l'avons vu plus haut, les sciences analysent et ne totalisent pas. Le point de vue anthropologique transcende les points de vue scientifiques tout en s'appuyant sur eux. Il les dépasse en les conservant et les fonde en ce sens qu'il n'y a de science que pour et par un sujet connaissant : le savant. De même que toute conceptualisation du réel se fait à partir d'hypothèses préexistantes qu'elle dépasse et, parfois, intègre comme cas particulier (dans un exemple sus cité, la mécanique newtonienne est un cas particulier de la mécanique relativiste, pour  $v$  très petit devant  $c$ ), l'anthropologie actuelle se nourrit de la lecture des classiques, les dépasse en les intégrant comme initiateurs de la pensée révolutionnaire et moment historique de l'évolution de la pensée. J'entends, par cette dernière expression, qu'ils ont, en dépassant la pensée de leur temps, analysé le matériel dont ils disposaient en ce temps avec des méthodes originales. Ainsi, le seul moyen de leur être fidèle est de refaire, en notre temps, ce qu'ils ont fait en le leur et, par là, de les dépasser en les respectant.

Jusqu'ici, j'ai examiné ce que ne peut être l'anthropologie. Il faut maintenant dire ce qu'elle doit être, à quel niveau du savoir elle se situe. La question à laquelle doit répondre l'anthropologie est : qu'est-ce que l'homme ? Notre interrogation se situe à un niveau ontolo-

gique, au niveau de la question de l'être de l'homme. Avant toute tentative de réponse à cette question, se pose une autre question, celle du sens ou du non sens du concept d'homme. On peut formuler ainsi la question : y a-t-il l'homme ou seulement des hommes ? De la réponse à cette question dépend le caractère moniste ou pluraliste de notre ontologie.

Historiquement, la réponse a été variable selon la méthode d'abord de la question. Il ressort de cela que, comme l'indique le titre de ce chapitre, le problème fondamental est un problème de méthode.

### La méthode existentielle.

En interrogeant les sciences humaines, à la recherche de l'anthropologie, nous voyons l'homme y apparaître en creux. Les sciences humaines ne parlent pas directement de l'homme, mais nous avons vu qu'elles ne sont possibles que si un être produit l'objet de ses sciences, les structures de signification, cet être étant le même dont la réflexion produit la science, les concepts et hypothèses explicatives. On peut, à partir de là, éprouver l'homme comme être en relations significatives avec le monde, être connaissant le monde. Cette organisation par l'homme du monde est compréhensible seulement si on la rattache à l'activité de l'être dans le monde ; l'être apparaît comme **ETRE DANS LE MONDE**.

Ce que je viens d'écrire s'applique aussi bien aux animaux et, de ce fait, ne peut suffire à définir l'homme. Mais l'homme diffère des animaux par l'histoire. Alors que les animaux reproduisent à chaque génération les mêmes processus d'adaptation au monde, les hommes dépassent leur situation et produisent sans cesse de nouvelles structures qui constituent de nouvelles situations qui seront à leur tour dépassées. L'homme est donc une structure structurante historique. La méthode anthropologique sera donc structurale-historique.

Le monde symétriquement est toujours un monde pour un sujet qui lui donne son sens. Il est monde perçu, milieu, objet et instrument de l'action. Les sciences humaines et la sémiologie nous apprennent que les structures sont porteuses de sens, mais elles n'ont de sens que déchiffrées par un sujet humain. Il s'établit une dialectique à travers les structures significatives, entre l'être au monde (l'homme) et l'être interprété (le monde). Ce que notre analyse étudie, cette entité dialectique indissociable que j'ai appelée jusqu'ici l'individu d'un sujet et de son monde, doit être étudié par une méthode particulière : la méthode existentielle. Elle a pour objet le vécu du sujet dans son monde qu'il interiorise et dans lequel il s'objective en y réalisant ses projets.

x

x x

-Après cet exposé d'ensemble et avant de revenir sur la méthode elle-même, il convient de donner un certain développement à quelques uns des thèmes qui viennent d'être proposés. C'est le but des pages qu'on va lire maintenant et de celles qui seront contenues dans nos prochains numéros.

## L'INDIVIDU COMME CORPS CONSCIENT

Antérieurement à toute réflexion, nous avons conscience de notre existence et nous percevons le monde à partir d'un point de vue, sous une perspective centrée sur notre propre corps. Ce corps, nous le percevons comme étant nous-même, s'opposant au monde perçu comme extérieur, et aux autres perçus comme semblables à moi, donc s'opposant au monde des objets et aux autres par opposition à moi. Nous nous saisissons donc dans ce qu'on a appelé le cogito pré-réflexif comme conscience et corps dans le même moment. Si, pour la commodité du discours, nous parlons successivement des problèmes du corps et de la conscience, ce n'est jamais qu'un artifice didactique et nous ne devons jamais perdre de vue cette unité de l'individu, unité que notre étude-même nous amènera à démontrer au cours de cette analyse. C'est seulement une fois cette étude menée à terme que nous pourrions tenter de définir plus précisément notre méthode.

Toute conscience est conscience de quelque chose (1), conscience de soi et des objets du monde pour soi. Nous ne pouvons imaginer une conscience de rien que comme une inconscience. Quand nous ne percevons, ni ne pensons, ni ne rêvons, c'est que nous sommes plongés dans le sommeil profond. Ce dont nous avons conscience, nous l'appellerons contenus de la conscience. Ces contenus, la psychologie a démontré que ce sont des formes (gestalten) (2). Dans le flot d'informations qui nous arrivent de l'extérieur par le canal des sens ou de notre mémoire, la conscience découpe des formes. Ces formes sont situées dans un espace dont nous verrons plus loin comment il est constitué à partir du corps (3). Elles ont, pour le sujet, un sens (4).

Si, en ce moment, je regarde devant moi, je vois un ensemble de figures que je perçois comme table supportant une machine à écrire, du papier, des oranges, etc..., et non pas un ensemble de taches de couleurs. Ces objets ont un sens : je sais qu'avec la machine je peux taper un texte, que les oranges se mangent, que le collage surréaliste, à droite, est l'œuvre d'un ami. Si, sur ma table, on posait un objet qu'il m'est inconnu, cet objet n'aurait pour moi aucun sens, de même que n'a pas de sens pour moi un texte écrit dans une langue étrangère.

Le concept de contenu de conscience renvoie à celui de contenant qui contient ce contenu. Le phénomène de forme suppose que quelque chose mette en forme le réel continu, enfin le phénomène de sens indique qu'au signifiant correspond un signifié lui-même structuré. Derrière les contenus de conscience doivent donc exister des structures inconscientes qui structurent les contenus comme formes et comme significations. Ce dont nous avons conscience, est le contenu de ces formes inconscientes. En elles-mêmes, ces structures inconscientes peuvent se décrire comme formes vides et structures structurantes (4).

Les objets du monde nous apparaissent situés à l'extérieur, occupant un espace centré sur la position que nous occupons au moment où nous percevons chaque point de cet espace, et chacun de ces points a la propriété d'être, pour nous, plus ou moins - ou pas - conscient. Notre conscience s'étend sur le monde comme un champ (5). Chaque point balayé

par ce champ, nous l'avons vu plus haut, est affecté d'un sens pour le sujet. Nous pouvons donc dire que la conscience est un champ de significations. Les événements qui occupent à un moment donné notre conscience, sont situés dans le temps comme contemporains de notre vécu actuel, passé ou futur. La conscience est temporalisante. Ces structures de champ et de temporalité sont communes à toutes les consciences. Il appartient à la définition de la conscience d'être campine et temporalisante. Ce champ de conscience jouit de quelques propriétés qui méritent d'être signalées.

Le champ de conscience, avons-nous dit, s'étend sur le monde. Il n'en est pas toujours ainsi de lui. Il peut varier en intensité jusqu'à s'annuler dans le sommeil profond. Il peut se retirer du monde et se déployer sur un monde imaginaire. À la place des objets du monde réel, sont alors perçus des objets irréels, des hallucinations, - les hallucinations pouvant d'ailleurs coexister avec la perception, ce qui est le cas dans les psychoses. Chacun a fait l'expérience du monde hallucinatoire sous forme de rêve. Dans le rêve, toute perception du monde est supprimée et la conscience est remplie de fantasmes de l'imagination.

De même, la temporalisation est soumise à des variations. Les rêves se déroulent au présent ; le rêve est atemporel. Dans certaines psychoses, le temps est troublé considérablement. Le mélancolique, penché sur son passé dévalorisé, vivant le présent dans un absolu désespoir, a perdu toute capacité de se projeter dans l'avenir. L'avenir est "bouché", selon les propres mots de ces malades ; ils n'ont d'autres perspectives que celle d'un prompt suicide, d'un engloutissement dans le néant. C'est pourquoi cette maladie est décrite comme "destruction temporelle" (6).

Ces variations de la conscience sont soumises à des phénomènes organiques. L'alternance de la veille, du rêve et du sommeil profond, les états pathologiques de la conscience, sont sous la dépendance de structures cérébrales réagissant à des conditionnements internes (par exemple les cycles du sommeil), à des stimulations venues de l'extérieur et aux superstructures de la conscience réfléchie que nous étudierons plus loin. Par exemple, un bruit inattendu nous réveille : on peut volontairement rester vigilant au monde extérieur ou s'en détacher pour se concentrer sur son monde imaginaire. Il y a donc articulation dialectique entre les différents niveaux de structuration. À côté de la structuration horizontale du champ de conscience, il y a structuration verticale entre les infrastructures organiques et les superstructures psychologiques, relation dialectique que nous retrouverons tout au long de cette étude.

La structure de champ de la conscience nous permet de comprendre comment le monde nous apparaît découpé en formes, perçues spatialement, mais ne nous permet pas d'éclairer le problème de la signification de ces formes. Parler de champ de significations revient à constater le caractère signifiant des formes perçues, sans plus. Quand je vois une machine à écrire, je ne perçois pas simplement un volume qu'on pourrait décrire par la géométrie, mais je perçois sa fonction de machine permettant d'écrire. Il n'y a que les objets dépourvus de sens qui sont perçus comme pures formes. Ceci est rendu encore plus évident par la pathologie. Les agnosiques perçoivent très bien les formes mais sont incapables de

reconnaître les objets qui sont décrits par eux par leurs qualités, par exemple : objet rond, blanc, creux (mais l'agnosique sera incapable de percevoir cet objet comme une assiette). De même l'homme normal devant un objet qui lui est inconnu, par exemple des paroles prononcées dans une langue étrangère qu'il ne comprend pas. Au-delà de l'objet, c'est toute la situation du sujet qui a un sens pour lui.

Ce sens est décomposable en plusieurs niveaux de signification. Prenons, par exemple, le langage, car c'est là que les divers niveaux apparaissent le mieux. Un mot a, dans une langue donnée, une multiplicité de sens qui sont communs à tous les sujets parlant cette langue. Le mot chien, en français, a un certain nombre de sens compréhensibles par tous les sujets parlant français. Le contexte de ce mot choisit le sens dans une phrase donnée. Exemples : Le chien est carnivore - Un chien de fusil - Une vie de chien, etc... Nous pouvons qualifier ces sens d'objectifs, car ils renvoient à des objets déterminés sans ambiguïté. Mais si un sujet dit "Mon chien...", cela a pour lui et pour le sujet qui l'écoute des raisonnances affectives propres à chacun. L'un, en prononçant "Mon chien..." y mettra le sens "Ce merveilleux ami que j'aime tant", et l'autre entendra "Cette sale bête qui m'a mordu hier". Ces deux sens sont contradictoires et strictement individuels. Ce que j'ai dit de la phrase est aussi vrai de l'objet lui-même. Le propriétaire du chien et sa victime réagiront différemment à la vue de l'animal. Le chien aura pour eux deux des sens nettement opposés.

Il en est de même pour une situation plus complexe, une classe sociale par exemple. La situation de bourgeois ou de prolétaire peut être décrite objectivement par l'économie politique ; elle sera vécue très différemment par un président directeur général et par un ouvrier, différemment par deux ouvriers différents (par exemple un révolutionnaire et un autre résigné à sa condition), vécue encore différemment par l'économiste qui en fait l'objet de son étude, différemment par un économiste marxiste et un économiste libéral. Nous voyons donc se dessiner trois niveaux de sens : le sens objectif, qui correspond à la conscience d'une gestalt, comme nous l'avons vu plus haut, le sens social, identique pour tous les sujets d'un même groupe social, le sens individuel, particulier à un sujet donné. Le niveau que j'ai appelé objectif lui-même n'est tel que parce que la totalité des sujets normaux structurent identiquement l'espace, mais il suffit d'intoxiquer un sujet avec de la mescaline pour que ce niveau disparaisse et pour qu'il se confonde avec les autres dans une subjectivité pure radicalement incommunicable, comme est incommunicable le monde de la folie (le fou peut nous décrire ses hallucinations, mais nous ne pouvons les comprendre en ce sens qu'une "voix" hallucinatoire n'existe pas pour nous ; seules notre réflexion et l'analogie de l'hallucination avec nos propres rêves permettent au psychiatre de traduire l'hallucination dans un langage compréhensible au normal). Celui qui a pris de la mescaline ne voit pas ce que nous voyons et ses réactions nous paraissent absurdes.

Quant à cette discussion sur le sens, elle a elle-même un sens, ou, mieux, plusieurs, pour l'auteur de ces lignes. La pensée philosophique de langue française est actuellement, en 1967, dominée par la querelle

entre ce qu'il est convenu d'appeler l'existentialisme et le structuralisme, incarnés respectivement par Sartre et Foucault (8). Pour les existentialistes, très schématiquement, le sens est donné par le sujet constituant son monde de signification par la réalisation de ses projets dans une praxis totalisante. Les structures sociales ou névrotiques, étant du domaine du pratico-inerte, sont intériorisées par le sujet qui les assume pour les dépasser dans son projet dont la réalisation constitue de nouvelles structures (7). Pour les structuralistes, ce sont, au contraire, les structures qui donnent le sens et constituent le sujet comme "image spéculaire" (9). Pour nous, et c'est un deuxième sens de cette discussion, ces deux conceptions sont complémentaires. Nous nous rangeons à l'opinion de Mucchielli (4) "Il y a des significations partagées, des significations échangées, mais il n'y a pas de significations sans un sujet - ou, plus généralement, un être vivant pour qui elles existent". Enfin, et c'est un troisième sens de cet article, nous désirons fonder sur les sciences humaines et les philosophies contemporaines la conception que se font de l'homme les libertaires depuis Stirner. Pour nous, l'homme est un individu. Le but de cet article est, finalement, de fonder en droit ce que j'appelais plus haut le sens objectif de l'homme. Comme nous l'avons écrit ailleurs, nous accordons à Foucault que l'Homme n'existe pas pour la raison qu'il n'y a que des individus, mais nous affirmons contre lui la primauté du sujet. Nous refusons de dissoudre l'individu dans un je ne sais quoi qui le constituerait et l'agirait, que ce "je ne sais quoi" soit les structures de la société ou le "ça" freudien.

Ayant, je l'espère, démontré suffisamment que le sens est donné aux objets et aux situations par le sujet, nous pouvons nous interroger sur les mécanismes de cette donation de sens et tenter de résoudre le problème de l'articulation des différents niveaux de signification les uns sur les autres. Pourquoi tel individu donne-t-il à telle gestalt tel sens ?

Dans cette recherche des origines du sens, nous rencontrons d'abord le corps, et cela à tous les niveaux.

Nous avons vu que, pour qu'il y ait du sens, il faut que le réel continu soit découpé en formes situées dans un espace orienté par rapport au corps propre, cet espace étant structuré par le champ de la conscience. Ce champ de conscience est sous la dépendance du corps de plusieurs manières. Il s'étend sur le monde autour du corps, celui-ci en étant le centre, et les objets nous apparaissent toujours vus en perspective. La structuration de cet espace n'est possible que parce que le corps nous fournit des points de repères, des axes de coordonnées. Cela suppose que nous soyons informés à tout moment de la position de notre corps par rapport au système de coordonnées de notre espace vécu. Je ne peux percevoir le haut et le bas, quand je suis en position horizontale, que si je connais l'angle de mon corps avec la verticale de mon espace vécu. De même, les distances, les temps, sont évalués en fonction des difficultés que j'ai à atteindre les objets. Ces problèmes ont été très bien et définitivement élucidés par Merleau Ponty (3), - aussi y renverrai-je le lecteur.

Le corps se manifeste dans le fait-même que l'espace est structuré



et orienté. Les dissymétries corporelles nous font orienter notre espace en avant et arrière. Est devant ce que je peux voir ou atteindre en marchant sans me retourner. Derrière, ce que je peux voir ou atteindre au prix d'un demi-tour ou d'une torsion de mon corps. La station debout et la sensation de pesanteur nous donnent le sens de haut et de bas. Est en haut ce qui s'oppose au sol auquel nous sommes attachés par la pesanteur ; en bas, ce qui est près de ce sol. Enfin, l'assymétrie gauche droite de notre corps nous donne la notion de gauche et de droite. L'orientation gauche-droite est si liée à la perception de notre côté gauche et de notre côté droit qu'il existe, chez le droitier, une zone du cerveau droit dont l'intégrité est nécessaire à la perception du côté gauche du corps et de l'espace. Une lésion de cette zone entraîne une méconnaissance du côté gauche du corps : l'hémiasomatognosie. Le sujet n'a aucune conscience de son côté gauche, par ailleurs paralysé. En même temps, il a perdu la notion de la partie gauche de l'espace. Il ignore les événements situés à sa gauche, ne dessine que sur la moitié droite de sa feuille, etc... Tout ce qui est, pour nous, dans la moitié gauche de l'espace, N'EXISTE PLUS POUR LUI, ni son espace corporel, ni son espace extra corporel.

Le corps intervient encore dans la constitution des formes en ceci que, parmi toutes les qualités du réel, nos sens sélectionnent un nombre réduit d'informations et les intègre selon des schèmes développés au cours du développement corporel dans l'enfance. Notre vue, par exemple, n'est sensible qu'à un nombre limité de radiations lumineuses et les données visuelles sont intégrées pour donner des formes visuelles. La formation des schèmes visuels résulte d'une intégration des données visuelles avec celles des autres sens (3). Nous ne voyons pas le monde comme le voit l'oeil à facettes des insectes, sensible à un spectre lumineux différent, ni comme les chauves-souris l'explorant avec ce qui est pour nous des ultra-sons. Nous ne percevons, des objets, que leurs qualités sensibles et ces qualités sensibles sont celles que nos sens peuvent percevoir.

C'est seulement avec le savoir scientifique que nous avons, du monde, une connaissance qui dépasse ces aspects sensibles. Cette connaissance étant d'un autre ordre, les connaissances scientifiques sont intraduisibles dans le langage du concret. Quand nous essayons de nous représenter, par exemple, la structure des atomes, nous nous heurtons à une impossibilité qui se traduit par des images contradictoires telles que onde et corpuscule. Ces images sont de pâles approximations analogiques de la description du physicien. Que celui qui en doute essaie de se représenter un tenseur ou une onde de probabilité. Notons, en passant, qu'il en est de même des sciences humaines. Quelle représentation sensorielle pourrait-on donner d'une structure, d'un complexe, d'une classe, d'un signe, pour prendre des exemples parmi les concepts abstraits que manipulent psychologues, socialogues et linguistes. Pas plus que la perception les sciences ne nous donnent le réel en soit, le noumène kantien. Les sciences, comme l'a écrit Korsibski, ne font que construire des cartes et "la carte n'est pas le terrain" (10). La pensée scientifique établit, entre des phénomènes, des relations, des lois et construit des modèles abstraits exprimant ces relations dans des langages appropriés, tels le langage mathématique des

des sciences physiques ou le langage qu'il est convenu d'appeler métalangage des sciences humaines, ces langages n'étant qu'approximativement traduisibles dans les langues courantes.

Une autre catégorie de langage est constituée par le langage poétique. La poésie dépasse la perception et le langage qui lui correspond, et, à l'opposé de la science qui tente de décrire le monde en termes de relations objectives universelles, elle tente de décrire le monde du sens, le vécu du sujet, en éliminant toute objectivité tout en restant communicable au niveau de l'affectif. La poésie exprime l'univers du sujet comme la science exprime celui du monde, c'est-à-dire à l'aide d'un modèle linguistique structuré, les structures du modèle représentant les structures du monde, monde extérieur pour la science, monde intérieur pour la poésie. On comprend ainsi que les poètes aient rencontré, dans leur recherche, ceux des scientifiques qui ont pour objet l'étude du monde intérieur du sujet : les psychanalystes (11).

Ces informations, recueillies dans le monde extérieur par ce que l'on appelle, depuis Pavlov, les analyseurs externes, sont intégrées en structures de signification en fonction des relations du sujet avec son milieu d'existence. Nous avons vu que les informations sont structurées en formes, ces formes constituant des signifiants. La signification de ces formes et de la situation en général est liée à des phénomènes du corps. La signification "aliment", par exemple, est liée à la faim. La faim apparaît quand certaines constantes internes du corps sont modifiées. A tout moment, des analyseurs internes explorent l'état interne du corps et compense les écarts avec la constante physiologique optimale. Si cet ajustement nécessite un apport extérieur (ici, des aliments) apparaît une perception d'un besoin qui entraîne une recherche de satisfaction dans le monde, la recherche de l'objet du désir.

Les objets du monde sont donc placés en référence à des structures de signification associant une structure corporelle à une structure de la situation. Les genres aliment, vêtements, habitation, etc..., correspondent à de telles structures. Ce sont ces structures que le langage commun qualifie de besoins. Le langage commun rencontre ici les notions de la psychologie moderne. En effet, on a besoin de quelque chose, on désire quelque chose, - ces expressions marquant nettement que le besoin, le désir, sont relation du soi au monde, projet, comme nous le verrons. Là encore, le corps est structurant, donateur de sens. Mais, chez l'homme, le rapport du corps à l'objet peut être plus complexe. Il peut nécessiter des médiations. Nous en citons deux : la médiation par un signe et la médiation par l'instrument. Médiation par le signe : l'exemple typique en est le signe monétaire. J'ai besoin d'argent, disons-nous quotidiennement ; cela signifie quelque chose uniquement parce que le signe monétaire est échangeable contre un bien de consommation dont nous avons besoin réellement. Si nous pouvions nous procurer ces biens sans l'intermédiaire de signes monétaires, nous n'aurions nul besoin d'eux. Une autre médiation banale est celle de l'instrument qui nous permet de produire ce dont nous avons besoin. Ce problème des médiations entre l'homme et son milieu, nous le retrouverons longuement en étudiant les phénomènes sociaux. Remarquons simplement ici que, pour l'homme, apparaît dans le monde de nouvelles catégories d'êtres que l'on a nommés êtres ustensiles, et que

cette catégorie est liée aux phénomènes sociaux. Les phénomènes sociaux, nous les voyons apparaître aussi comme structurants, en poursuivant l'étude du besoin. Tout être vivant a des besoins fondamentaux : celui de se nourrir, la sexualité, par exemple. Chaque espèce a des modes spécifiques de satisfaction, ce qu'on appelait autrefois ses instincts. Chez l'homme, dans chaque groupe socio-culturel, existent des modes particuliers de satisfaction : des besoins, des cuisines pour l'alimentation, des "mœurs sexuelles" particulières, des modes variant avec le lieu et le temps. De plus, les besoins ne sont pas les mêmes dans chaque groupe social. Nous ne saurions nous passer de téléphone, de moyens rapides de transport, etc..., dont les esquimaux se passent très bien, mais ils ont besoin de kayaks et d'instruments de chasse aux phoques dont nous ne saurions que faire. Ces besoins particuliers sont liés à l'organisation de notre société et à celle de la société esquimaux respectivement. Chaque culture crée des besoins et des schèmes comportementaux qui lui sont propres et qui évoluent dans le temps. Ces notions de médiation entre le sujet et le monde, et celle de fonction structurante des structures socio-culturelles, permettent de comprendre le phénomène que Freud avait nommé "sublimation". Les besoins "culturels" sont des structures de relation à autrui, conditionnées par des structures structurantes sociales et il n'est nul besoin, pour les expliquer, de recourir aux interprétations fantaisistes des psychanalystes orthodoxes. Si j'aime entendre de la musique moderne, cela signifie que, pour moi, cette musique a un sens, ce qui n'est possible que parce que la culture dans laquelle je vis a créé un certain langage musical qui a un sens pour les individus participant à cette culture. Ce langage, structure sociale donnée comme tout langage existant, peut être utilisé comme moyen de communication entre le musicien et son auditeur. L'auditeur ne peut communiquer par ce langage que s'il l'a, de quelque manière, appris, par exemple en suivant les transformations de la musique, de la musique classique aux musiques contemporaines. De même, ce langage s'est formé par évolution à partir de langages musicaux préexistants. La musique sérielle est née dans une certaine phase historique de la culture occidentale en s'opposant à la musique tonale à peu près à la même époque que d'autres bouleversements culturels dans les sciences et les arts. Schonberg, Plank, Einstein, Kandinski, Freud, dont contemporains. Ces révolutions coïncident avec des mouvements technologiques, économiques et politiques qui marquent le passage du XIX<sup>e</sup> siècle au XX<sup>e</sup> siècle. Le complexe d'Oedipe n'a rien d'autre à faire là que d'avoir été conçu par Freud à cette époque. De même, la grande angoisse de mort collective qui a marqué récemment la "guerre froide" et "l'équilibre dans la terreur", a vu naître des formes d'art schizophréniques dont les styles de peinture abstraite, le théâtre de Becket, ont été des expressions caractéristiques. Ces œuvres exprimaient parfaitement la signification de la situation de danger de destruction qui structurait l'inconscient collectif de l'époque.

Plus on s'éloigne des "archétypes" des structures communes à l'espèce et signifiant son "vouloir vivre" dans son milieu donné, plus les besoins s'individualisent. Il y a des besoins qui ne correspondent, ni à des nécessités vitales, ni à des nécessités sociales, mais qui sont particuliers à des individus. De même, les besoins vitaux spécifiques

ou sociaux sont vécus différemment par chaque individu. Nous pourrions redire ici ce que nous avons dit du langage. Le besoin de drogue, par exemple, n'existe que chez quelques individus : les toxicomanes. Le besoin sexuel est universel ; l'objet sexuel varie selon les individus de même que le comportement qui mène à la jouissance. Les sexologues épris de taxinomie ont donné une classification des comportements sexuels et la liste est fort longue des comportements recensés. De même des besoins alimentaires : s'il existe, dans chaque société, une cuisine particulière, les individus, pour peu que règne une abondance relative, ont des "goûts" qui leurs sont propres.

Jusqu'ici, nous avons envisagé la perception du monde comme une réception d'informations. Dans l'étude du phénomène de besoin, nous avons dû introduire une nouvelle notion : celle de comportement. En effet, l'apparition, dans le champ de la conscience, d'une perception de besoin, entraîne un comportement de satisfaction de ce besoin. Le sujet qui a faim va mettre en oeuvre une conduite de recherche de nourriture. La nourriture sera perçue comme pouvant être mangée. Ceci peut être généralisé. Si je vois, devant moi, une machine à écrire, elle est perçue dans sa fonction : je sais qu'avec cet objet je peux taper un texte. Tout outil est immédiatement perçu comme permettant d'accomplir un certain acte pour lequel il est conçu. La perception de certains objets déclenche immédiatement certaines conduites, par exemple la perception d'une situation de danger. La perception ne peut être isolée du comportement. Les comportements sont conditionnés par la situation et nécessitent la perception de celle-ci. Ceci est confirmé par la pathologie. L'apraxique ne peut plus percevoir la signification fonctionnelle des objets. Il est, du même coup, incapable de s'en servir, quoique il les reconnaisse et puisse les nommer. Nous pouvons donc en conclure que la perception n'est pas un phénomène passif mais une relation dynamique du sujet avec son milieu. Les informations prises dans le monde extérieur par les analyseurs externes et dans le corps propre, sont intégrées, structurées, codées. A partir de ces informations, le sujet construit son monde et son schéma corporel revêtus de significations existentielles ; ces significations produisent des comportements adaptés.

On peut se demander ce qui structure ainsi l'information, les contenus de la conscience et les conduites, ce qui donne le sens aux perceptions et aux comportements. Ce problème est du même genre que celui qui s'est posé à la linguistique, à savoir comment un sujet parlant peut produire une infinité de phrases dans sa langue et comprendre les phrases qu'il entend. Pour parler une langue il faut disposer d'un vocabulaire et d'un système de règles grammaticales qui permette de combiner les mots en séquences signifiantes : les phrases. N. Chomski a fait l'hypothèse que toute phrase peut être engendrée mécaniquement par un système qu'il nomme une grammaire générative. Il suffit, pour parler dans une langue, que le sujet possède la grammaire générative de la langue. Il peut ainsi engendrer un nombre infini de phrases de cette langue avec les mots qu'il possède dans cette même langue (12).

Quand nous parlons, nous n'avons aucune conscience des règles de grammaire que nous employons. Nous émettons des phrases adéquates au

message que nous voulons transmettre et nous comprenons immédiatement celles que nous entendons. C'est seulement en apprenant une langue nouvelle que nous devons apprendre les règles de sa grammaire. Pour le débutant qui apprend l'allemand ou le russe, il faut penser à mettre les déclinaisons correctes ; quand il possèdera à fond la langue, tout comme pour celui pour qui c'est la langue naturelle, les déclinaisons viendront automatiquement dans son discours, sans "y penser". Ceci signifie que les structures génératives de la langue sont inconscientes pour le sujet parlant et l'auditeur. Elles sont cependant constamment présentes. Ces structures sont indépendantes du contenu (les mots), le contenu étant seul présent à la conscience.

Ces résultats de la linguistique peuvent être généralisés. Nous avons vu que toute perception, toute conduite, avait un sens pour un sujet percevant et agissant, et que conduites et perceptions étaient activement structurées par le sujet. Le cerveau du sujet fonctionne donc comme un générateur de structures, ce qui suppose qu'il dispose de modèles structuraux perceptivo-affectivo-comportementaux, structures structurantes qui lui permettent d'organiser les contenus (gestalt formesperçues conscientes signifiantes) en situations structurées signifiantes. Ces structures structurantes, que nous proposons de nommer matrices génératives, permettent de reconnaître le sens d'une situation et d'organiser un comportement qui lui est adapté.

Comme nous l'avons montré par l'étude des différents niveaux de significations, ces matrices génératives ont plusieurs niveaux de structuration : ce sont des structures de structures. Nous trouvons d'abord un niveau commun à l'espèce caractéristique de l'être humain. Puis des structures caractérisant un groupe socio-culturel et, enfin, des structures propres à un individu donné à un stade précis de son évolution.

Ces matrices génératives, engendrant le monde du sujet et son schéma corporel, sont inconscientes ; nous avons conscience des contenus de la situation, nous agissons en fonction de ce contenu, sans jamais avoir conscience de ce qui fait que la situation nous apparaît telle ni de ce qui fait que nous y réagissons ainsi. Nous trouvons même généralement absurde ou étonnante la conduite d'un autre qui, dans la même situation, réagit différemment. Ces matrices génératives modèlent toutes nos perceptions et nos conduites. Elles sont permanentes alors que le contenu de la conscience est changeant, de même que la grammaire d'une langue reste fixe quel que soit le contenu des phrases que nous énonçons. Ces matrices génératives constituent ce que la psychologie moderne nomme l'inconscient. On en trouve l'approche, assez confuse il est vrai, dans la psychologie de Jung. Les matrices collectives correspondent à ce qu'il appelle l'inconscient collectif et les archétypes, et les matrices individuelles à ce qu'il nomme les complexes et, plus particulièrement, le complexe du Moi, le soi constituant ce que nous appelons une structure de structure (13).

Cette conception moderne structurale et dynamique de l'inconscient est assez éloignée de la conception freudienne d'un inconscient fait de "refoulé" rempli de pulsions et "d'objets" "introjectés". Elle s'oppose aussi à l'inconscient de Lacan conçu comme langage et topologie. L'inconscient est ce qui rend tout langage possible ; il n'est pas plus du langage

que la grammaire n'est du langage, quoique tout langage ait sa grammaire. Il n'est pas non plus, comme d'autres l'imaginent, un "réservoir d'images". L'inconscient ne contient rien d'autre que la conscience. Il met en forme et donne leur sens aux contenus de la conscience. Selon l'image surréaliste de Lévi Strauss, il est, comme l'estomac, un organe indifférent aux contenus qui le traversent (14). On peut conclure de ceci que la psychanalyse orthodoxe est actuellement, quelles que soient les tentatives actuelles de la sauver au prix de "lectures" de Freud, complètement périmée et que ses hypothèses fondamentales ont été infirmées par le développement de la phénoménologie et du structuralisme, et de la psychologie scientifique en général. Nous verrons ultérieurement par quoi elle peut être remplacée.

Le grand mérite de Freud a été de ruiner les conceptions préscientifiques de la psychologie qui faisaient des contenus de conscience les déterminants du comportement et de prouver que les conduites humaines étaient déterminées par l'inconscient. En ce sens, on peut dire qu'il a réalisé en psychologie une révolution copernicienne, ce qui reste considérable. A cette révolution copernicienne, l'existentialisme a fait succéder une révolution comparable à celle que la relativité et les quantas ont fait subir à la physique en rétablissant le sujet comme structure structurante au centre de l'activité humaine. Le sujet, dans la nouvelle perspective, n'est plus une conscience transparente mais, au contraire, la structure inconnue de la conscience donnant son sens à celle-ci.

Une fois défini l'individu comme structure existentielle de relation du corps et du monde, structure donnatrice de sens et structure de structures, deux questions se posent : nous devons nous interroger sur la connaissance que nous avons ou non du sens d'une situation pour soi, et essayer de caractériser la structure.

A la première question, nous pouvons répondre en interrogeant l'expérience vécue. Connaissons-nous le sens qu'à, pour nous, une situation ? Ainsi posée la question est obscure. En effet nous avons déjà signalé l'existence de plusieurs niveaux de sens. Il est évident que nous avons connaissance de ce que nous avons appelé le sens objectif. Percevoir quelque chose, avoir un comportement, c'est pouvoir le décrire. Nous pouvons faire l'inventaire des formes qui constituent une situation, caractériser un comportement. Nous prendrons, pour être clair, un exemple dans la pathologie, particulièrement démonstratif et fort répandu : la phobie des souris. La personne qui prend la fuite, en hurlant, à la vue d'une souris, sait bien ce qu'elle a vu et ressent son comportement comme signifiant la peur. Tout témoin peut confirmer le sens objectif de cette scène ; il a vu la personne avoir peur d'une souris. Mais cette peur elle-même, devant un animal qui n'a en soi rien de bien dangereux, et le fait que la souris ait, pour notre phobique, le sens objet terrifiant, renvoient aux structures existentielles du phobique : être phobique, cela a un sens. Notre sujet en fuite n'est, à ce moment-là, conscient que de sa peur et du caractère terrifiant de la situation. Il est totalement engagé dans sa fuite, il ne connaît rien d'autre que sa peur qui s'exprime dans son comportement de fuite et dans ses cris. Sa structure de

relation à l'objet lui est donc inconnue, mais, une fois le danger éloigné, il peut réfléchir sur ses actes et s'objectiver comme phobique. Cette structure de relation avec son milieu, qui est accessible à la réflexion objectivante, renvoie à une matrice générative inconsciente et à un sens. La matrice générative étant, nous l'avons vu, inconsciente, ne peut être connue de la conscience. C'est elle qui donne son sens à la relation du sujet à l'objet ; le sens de cette relation lui est inconnu. Demandez à ce phobique pourquoi il a peur des souris, il ne peut que vous répondre qu'il sait bien que c'est absurde mais qu'il n'y peut rien, que "c'est plus fort que lui", ou bien tenter de se justifier par des rationalisations de mauvaise foi pour démontrer que les souris sont vraiment d'horribles choses. Le sens de sa relation à l'objet lui échappe. Cette méconnaissance, que nous avons du sens qu'ont pour nous les situations et de nos conduites qui objectives ce sens, correspond à ce que Sartre a nommé la "mauvaise foi" et R. Cahen "l'aveuglement spécifique". Nous voyons-là la source de l'erreur freudienne, ce qui est à l'origine de la théorie du refoulement. De ce que le sens des conduites des sujets est inconnu de ceux-ci, Freud en a inféré qu'il était "refoulé" dans un "inconscient" contenant, sans forme réceptacle, des "contenus refoulés". En réalité, le sens n'a pas pu être refoulé pour la raison qu'il n'a jamais été un contenu de la conscience et qu'il n'a d'autre existence que celle d'un sens pour un autre sujet observant le sujet donné, - les objets n'ayant de sens que pour un sujet, comme l'a montré Sartre (1). Le sujet agissant a conscience de son monde, des contenus de sa conscience qu'il organise comme monde et du sens, pour lui, de ces contenus, mais pas du sens de ce sens. Dans notre exemple, le sujet a conscience du sens de l'objet (souris) pour lui (c'est terrifiant), mais pas du sens de sa peur.

C'est, de même, en interrogeant le vécu que nous pourrions caractériser plus avant la structure structurante ou matrice générative. Percevoir une situation, agir, qu'est-ce que cela signifie ?

Par exemple, j'écris en ce moment cet article. Je vais tenter d'analyser cet acte. Nous avons vu, dans le cours de cet article, que perception de la situation et acte étaient intimement liés, qu'une situation entraînait des conduites adaptées, et que ces conduites indiquaient le sens de la situation pour le sujet vivant cette situation. Ceci est insuffisant pour comprendre l'acte. La situation n'entraîne un acte que parce qu'elle a un sens pour le sujet agissant et ce sens ne peut être connu que parce qu'il en est résulté cet acte-là et pas un autre. Il se constitue donc un cercle. La description objective de la situation, ne nous permet pas de comprendre l'acte, quoi qu'elle soit nécessaire, la situation perçue objectivement par le sujet étant pour lui une forme significative, de même que la séquence gestuelle qui constitue l'acte. Ces deux signifiants renvoient au même signifié, le sens vécu et non connu de la situation pour le sujet, les matrices génératives constituant le code qui permet de déchiffrer ce sens et de l'exprimer dans l'acte. Elles sont, de ce fait, elles-mêmes des signifiants, signifiants non plus occasionnels, comme les précédents, qui dépendent de l'état du monde et du corps propre à ce moment, mais signifiants permanents de l'être au monde du sujet.

Mais un signifiant renvoie à un signifié (15) ; l'étude des signifiants débouche sur la sémantique (16).

Là encore, nous nous heurtons à la psychanalyse orthodoxe. Pour cette doctrine, les "motivations" des actes sont à chercher dans le passé du sujet. Des événements passés traumatisants ont été refoulés dans l'inconscient et reviennent sous forme déguisée. Le sujet identifie les situations actuelles à des situations passées et se conduit comme il s'était conduit dans le passé ; il répète inlassablement des événements passés. Nous avons déjà montré que cette hypothèse était fautive et que le refoulement était une illusion. Cette "répétition" s'explique facilement si on se souvient que les structures qui donnent leur sens aux situations sont permanentes et qu'elles codent les comportements. Si des actes différents ont le même sens à des époques différentes, cela ne signifie aucunement que les anciens déterminent les premiers mais qu'ils sont déterminés par les mêmes matrices génératives. Le passé ne peut permettre de comprendre le présent. Adler faisait déjà remarquer que, si je vois un homme courir, je ne peux comprendre pourquoi il court en examinant les événements qui ont précédé cet instant, mais que je le comprendrai si je sais qu'il se rend à un rendez-vous et qu'il lui reste peu de temps pour faire son trajet (17).

Dans l'exemple pris ici, j'écris cet article pour communiquer certaines idées à des lecteurs. Si je le publie dans *Recherches Libertaires*, c'est pour qu'il soit lu par un certain groupe de lecteurs bien défini. Son contenu signifie mon désir de contribuer à une recherche, recherche qui se situe dans le cadre d'un engagement politique, lequel signifie une relation au monde social orienté vers l'avenir. L'acte est compréhensible, non par ses antécédents, mais par ses fins. Le signifié est donc un projet. La structure d'un projet est dialectique. Elle met en présence une réalité actuelle et une non-réalité actuelle, - réalité à être, ces deux termes étant reliés par un vecteur temps orienté du présent vers le futur. Le projet comporte deux négations, négation de ce qui a à être comme étant et négation de ce qui est comme ne devant pas être, et une double affirmation, de ce qui est comme étant et de ce qui doit être comme ayant à être. Le projet compare l'étant et l'ayant à être et, à partir de cette comparaison et des possibilités offertes par le monde et le corps, détermine le chemin à parcourir pour transformer la situation ou la maintenir. Nous retrouvons là un mécanisme déjà étudié au chapitre des besoins du corps. Éprouver un besoin, c'est constater une différence entre un équilibre optimum et la réalité et mettre en jeu des conduites destinées à compenser ce déséquilibre. Cette structure générale de l'existence, retrouvée aussi bien au niveau biologique que psychologique et ontologique, est caractéristique du vivant : c'est la structure la plus générale de l'être vivant, le prototype de toutes les structures. Elle est, par là-même, irréductible et le terme ultime de notre analyse.

Au terme de cette étude, nous pouvons donc définir l'homme comme un projet dans le monde. Les différences entre les individus sont donc des différences entre les projets. Nous retrouvons une conclusion à laquelle Sartre était arrivé, par des voies différentes, dans *"L'Être et le Néant"*.

Nous pouvons, ayant défini les matrices génératives comme projet,



comprendre comment elles donnent sens aux contenus. Ces contenus prennent sens par rapport au deuxième terme du projet : la fin. Ceci suppose qu'il existe un mécanisme permettant la comparaison de la situation actuelle et de la fin. Ce mécanisme est constitué par les analyseurs que nous avons décrits plus haut, les structures organiques du cerveau ou, plus exactement, de l'appareil sensori-cérébro-moteur.

Il reste à dire un mot de la genèse de ces structures significantes. En effet, l'homme ne vient pas au monde tout armé de ses structures définitives. Celles-ci se constituent au cours de son développement dans l'enfance, ensuite, chez le normal du moins, elles continuent à évoluer, se déstructurant et se structurant sans cesse jusqu'à la mort ou la déstructuration sénile. L'enfant constitue ses projets en vivant des situations infantiles, en réponse à ses situations. Ceci suppose que ces situations aient elles-mêmes un sens pour l'enfant, sens qui ne sera pas celui de l'adulte. L'enfant ne vient donc pas au monde comme une "table rase" ou comme une "cire vierge". Il est, en naissant, un corps qui perçoit confusément le monde et il a des besoins vitaux, ce qu'on appelait autrefois des instincts, un projet très général de persévérer dans l'existence. Ceci conditionne la manière dont le nouveau-né ressentira sa situation. Elle sera ressentie comme plaisir ou déplaisir selon que ses besoins seront ou non satisfaits. La débilité motrice du nourrisson le maintenant dans une dépendance par rapport à un adulte (généralement sa mère), sa première relation au monde sera sa relation à cet adulte. L'enfant apporte avec lui des mécanismes de défense contre les frustrations que lui imposeront ces premières relations. Ces besoins originaires, ces mécanismes de défense, sont déterminés héréditairement. Les rapports dialectiques entre l'enfant et sa mère vont conditionner les premières structures, les attitudes existentielles de l'enfant, et vont conditionner les réponses de l'enfant au comportement parental, celui-ci répondant au comportement de l'enfant selon les structures des parents. Les structures vont donc se constituer diachroniquement, conditionnées par les relations dialectiques psycho-somatiques de l'enfant et de son entourage. La psychologie scientifique nous montre que ces processus se déroulent pendant les six premières années de la vie de l'enfant. Vers l'âge de six ans, apparaît le décentrement du sujet par rapport au monde. Il est alors capable d'établir, entre les choses, des rapports objectifs, indépendamment de soi, et de réfléchir sur lui, de se considérer objectivement. Si des frustrations trop importantes n'ont pas entravé son développement, créant ce qui deviendra plus tard une névrose, il va pouvoir démystifier ses situations et les vivre sur le plan de l'objectivité, et faire des choix conscients. Il s'établit un nouveau système dialectique entre le préreflexif et le réflexif. De plus, vers cet âge, l'enfant entre en contact avec les structures sociales, par la scolarisation notamment. C'est à ce moment que l'activité structurante des structures sociales est maximale, d'où relations dialectiques entre les structures sociales et les structures propres de l'individu.

La puberté, avec le bouleversement physiologique apporté par les sécrétions endocriniennes des organes génitaux et l'apparition du désir sexuel génital et les conflits provoqués par l'apparition de ce désir au sein de nos structures répressives, entraîne de nouveaux remaniements des structures.

Ceci pose de nombreux problèmes qui n'ont pas leur place dans cet article ; nous reviendrons sur certains, laissant aux collaborateurs de cette revue le soin d'éclaircir les autres. Nous voudrions simplement, pour terminer, évoquer le problème de la liberté. "La liberté s'éprouve, elle ne se prouve pas", a écrit Mounier. Les considérations qui précèdent ne prouvent pas la liberté, mais nous pouvons, du moins, voir comment elle intervient dans la constitution de l'individu.

Tout au long de cet article, nous avons vu l'individu produire le sens qu'il donnait au réel en structurant un projet dans le monde. Ce projet, ces structures donatrices de sens, l'individu les produit à partir des situations concrètes, en niant ces situations pour poser des fins. Ces fins dépendent évidemment des situations, elles s'opposent dialectiquement aux situations, elles trouvent dans les situations les moyens de se réaliser, mais aucune situation par elle-même ne peut engendrer une fin. La position de fins est création. C'est cette activité créatrice, qui permet de dépasser la situation présente, que nous appellerons la liberté, rejoignant ainsi Nietzsche : "L'homme est ce qui doit être dépassé". Les structuralistes ont donc raison de nous rappeler que l'individu est structuré par le monde, en particulier le monde social, mais l'existentialisme a pareillement raison de répondre que l'individu produit lui-même ses propres structures et, par là, les structures sociales, en structurant sa relation au monde et à autrui par dépassement des structures actuelles. Celui dont les structures sont figées, fermées sur elles-mêmes, empêchant toute modification, est justement le névrosé, un aliéné ayant perdu sa liberté, de même que l'être qui serait parfaitement adapté à une situation aurait perdu sa faculté de dépassement, donc sa liberté. Remarquons, en passant, que le but de la psychiatrie existentialiste n'est pas d'adapter les sujets à la société quelle qu'elle soit, mais, au contraire, de leur rendre leur liberté, leur capacité de produire des projets et de les réaliser dans le réel. Elle vise à une libération du sujet par rapport à ses propres structures, préalable à une désaliénation totale et non un renforcement de l'aliénation aux structures sociales actuelles.

(A suivre)

Gérard GILLES  
(T.A.C.)

N.B. - Cet article est loin de résoudre tous les problèmes qu'il aborde et sans doute même de les poser tous. Certains problèmes échappent à la compétence de son auteur, notamment ceux relatifs à l'anthropologie sociale. La collaboration de psychologues, de sociologues et de philosophes est nécessaire pour aborder tous les problèmes. Cet article avait pour but d'ouvrir un débat entre les spécialités différentes. J'espère simplement qu'il en provoquera d'autres. Ceux que cette recherche intéresse sont invités à envoyer des articles à notre bulletin.

(Voir au dos les références bibliographiques).

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- (1) SARTRE. - "L'Être et le Néant". (N.R.F.)
- (2) KÖLER. - "Psychologie de la forme". (Idées)
- (3) MERLEAU PONTY. - "Phénoménologie de la perception". (N.R.F.)
- (4) MUCCHIELLI. - "Introduction à la psychologie structurale". (Dessart)
- (5) EY. - "La conscience"
- (6) EY. - "Études psychiatriques", vol. 3. (Desclé de Brouver)
- (7) SARTRE. - "Critique de la raison dialectique". (N.R.F.)
- (8) FOUCAULT. - "Les mots et les choses" (N.R.F.)
- (9) LACAN. - "Écrits"
- (10) KORZIBSKI. - "Science and Sanity".
- (11) BRETON. - "Manifeste du Surréalisme". (Idées)
- (12) CHOMSKI. - On trouvera une bibliographie complète de Chomski, ainsi que des articles de lui, dans le n° 4 de la revue LANGAGES (Déc. 64) consacré aux "Grammaires génératives". (Larousse, Edit.)
- (13) JUNG. - "La vie" (bibliographie en fin de volume)
- (14) LEVI STRAUSS. - "Anthropologie structurale". (Plon)
- (15) DE SAUSSURE. - "Cours de linguistique générale". (Payot)
- (16) Bibliographie in revue LANGAGES, n° 1 (Mars 66), "Recherches sémantiques" (Larousse, Edit.)
- (17) ADLER. - "Pratique et théorie de la psychologie individuelle comparée". (Payot).

x  
x x

## EVOLUTION ET ACTION

Le texte qui suit n'est qu'une hypothèse de travail. Nous avons cherché à montrer comment l'évolution des différentes classes sociales et les changements des rapports entre elles, ainsi que les transformations de la société en général, doivent mener à de nouvelles formes de lutte et à un réajustement de notre action.

Si l'on compare la situation de la lutte de classe à la fin du siècle dernier et de nos jours, du moins dans les pays avancés industriellement, on est frappé, tout d'abord, par une différence fondamentale : avant, c'étaient des organisations de masse qui menaient le combat révolutionnaire pour la suppression des classes, alors qu'aujourd'hui, ce rôle est rempli par de petits groupes idéologiques (anarchistes, trotskystes, etc..).

Une des causes en est l'adoption par les organisations ouvrières de l'idéologie et des méthodes marxistes, autoritaires dans leur mode d'organisation et réformistes dans leurs méthodes d'action, qui les ont menées vers une impasse.

Une autre raison, peut-être plus importante, est que la classe dirigeante a créé de nouvelles formes d'exploitation qui tentent d'éliminer la conscience de classe et qu'elle semble avoir réussi dans une certaine mesure. Loin de "disparaître par ses contradictions", elle n'a fait que s'adapter au développement du capitalisme en rendant plus difficile encore sa destruction.

Pour suivre cette évolution, voyons tout d'abord la définition traditionnelle des classes d'après leur rôle dans les rapports de production :

- 1°) Bourgeoisie qui possède les moyens de production
- 2°) Proletariat qui ne possède que sa force de travail
- 3°) Classe moyenne (artisans, petits commerçants, ...) en voie de disparition et, en tout cas, incapable de revendications propres, se rattachant, soit du côté du prolétariat, soit du côté de la bourgeoisie.

Ces définitions, que nous rappelons sommairement, ont été élaborées par divers penseurs socialistes au cours de la deuxième moitié du 19ème siècle, au début de l'ère capitaliste, et font partie de systèmes qui prévoyaient une lutte de classes qui devait s'intensifier jusqu'à la révolution sociale.

A notre avis, aucun des grands penseurs socialistes n'avait accordé au capitalisme les facultés d'adaptation dont il a fait preuve, et leurs schémas, qui partaient d'une analyse du capitalisme libéral, ne nous semblent plus satisfaire aux exigences actuelles d'une lutte pour la révolution sociale.

Savoir ce qui a changé, ce qui a amené cette disparition quasi générale de la conscience de classe, est capital, car nos méthodes de lutte doivent s'adapter à cette nouvelle situation.

Si nous considérons l'évolution du capitalisme dans les pays occidentaux, nous remarquons plusieurs choses :

- 1°) Disparition progressive du libéralisme économique et formation de trusts et de cartels à une très vaste échelle, éliminant les petites entreprises. Il y a concentration de plus en plus grande et fusion de nombreuses entreprises en de grands ensembles à l'échelle nationale et internationale. De plus, le "patron" tend à disparaître et est remplacé par des comités groupant plusieurs personnes diversement intéressées à l'entreprise.
- 2°) L'Etat oriente de plus en plus la production, soit par la nationalisation d'entreprises, soit par une planification à l'échelle nationale, ce qui évite une perte d'énergie en concurrence préjudiciable aux intérêts de la classe dominante. Il y a, d'ailleurs, parfois opposition entre cette planification nationale et celle qui est opérée par les grands trusts à l'échelle internationale.
- 3°) En même temps, accède à un certain pouvoir, une couche de techniciens (technocrates) qui ne possèdent pas obligatoirement de titres de propriété dans la production mais sont en mesure de l'orienter en raison de leur fonction et bénéficient de grands avantages au niveau de la consommation de par leur situation privilégiée. Cette catégorie exploite donc les classes laborieuses tout comme la bourgeoisie, mais d'une manière moins directe et plus subtile, un peu comme la bureaucratie des pays de l'Est. Pour conserver ses avantages, cette nouvelle couche se voit obligée d'intervenir elle aussi dans la direction de sa société selon ses intérêts propres.

Nous pourrions donc parler de trois classes dans les pays occidentaux : le prolétariat où, plus généralement, la classe exploitée, la bourgeoisie classique en voie de disparition et la technocratie qui tend à la remplacer. En fait, il nous paraît plus juste de parler d'une seule classe dominante comprenant la bourgeoisie et les technocrates dont les intérêts sont encore étroitement liés et indissociables en raison de l'interférence de ces deux catégories.

À l'heure actuelle, le phénomène le plus évident dans la transformation de la société semble être la prise du pouvoir par une fraction de la bourgeoisie correspondant à la concentration du capitalisme. Toutefois, il nous semble que ce phénomène est assez secondaire, à long terme, et correspond plutôt à un dernier sursaut d'un capitalisme classique. L'évènement vraiment important est, en fait, la montée d'une catégorie d'individus favorisés par leur fonction, véritable aristocratie qui gère collectivement le système et tend à se maintenir au pouvoir en le perpétuant. C'est, pour la classe dominante, le moyen le plus économique de diriger la société car il évite les divisions au sujet de la propriété (qui devient propriété d'Etat, c'est-à-dire gérée par la classe dominante) et

une grande partie des désaccords entre exploités par une plus grande unité d'intérêt.

C'est, en tout cas, à notre avis, l'aboutissement probable de l'évolution de la société occidentale à laquelle nous assistons actuellement.

Dans les pays dits socialistes, nous pensons également avoir affaire à un capitalisme d'Etat caractérisé par le pouvoir d'une bureaucratie (celle du parti) puis d'une technocratie (assez semblable à celle des pays occidentaux) qui s'est peu à peu ajoutée à la bureaucratie politique.

L'évolution actuelle de l'U.R.S.S. et des démocraties populaires nous semble aller vers une décentralisation au niveau de la classe dominante sans, pour autant, que la bureaucratie centrale renonce à son rôle de direction ; elle accorde seulement une autonomie relative aux bureaucrates et technocrates à l'échelon local.

C'est le processus inverse de celui qui se produit à l'Ouest et nous pensons pouvoir parler d'une convergence entre les deux systèmes, convergence qui se manifeste par des accords commerciaux et politiques (accords Fiat, accords De Gaulle-Kossyguine).

Il semble que nous nous dirigeons vers une position d'équilibre assez semblable pour les deux blocs. Il n'y a naturellement pas disparition des classes, mais simplement un changement de leur définition ; et la production reste toujours gérée par une minorité qui l'oriente suivant ses intérêts propres. Cette minorité pourrait être définie comme une classe qui gère collectivement le système (chaque individu ayant un pouvoir plus ou moins limité), reçoit des avantages en consommation et est conservatrice. Elle est certainement moins bien différenciée que l'ancienne bourgeoisie, parce qu'elle n'est plus définie juridiquement, mais à partir d'une situation dans le système capitaliste bureaucratique (de l'Est et de l'Ouest).

Mais, quelle que soit la conclusion hypothétique de l'évolution actuelle en fonction des données présentes, nous pouvons déjà parler d'une aggravation de la situation pour les exploités dans la mesure où leurs exploités ont des buts de plus en plus précis et communs et où ils peuvent coordonner plus efficacement leur action.

On peut se demander alors pourquoi la classe exploitée n'a pas réagi à cette offensive. Le fait que la situation matérielle des travailleurs s'est améliorée dans l'absolu ne semble pas une réponse suffisante. De même, le fait qu'ils aient été conduits vers des voies de garage par les organisations politiques et syndicales.

En fait, la classe dominante a étendu ses pouvoirs vers d'autres domaines : à une orientation de la production s'est ajoutée une orientation de la consommation. Et cette orientation de la consommation sert, non seulement à écouler la production, mais, aussi, à supprimer la conscience de classe des travailleurs en leur donnant l'impression

d'avoir les mêmes buts que leurs exploités et, surtout, de pouvoir les atteindre. Quand il a sa télévision, sa voiture, ses voyages organisés, le travailleur croit que sa situation n'est pas si mauvaise et que la différence avec la classe privilégiée n'est pas si grande. Ne lui présente-t-on pas les bourgeois comme des gens très simples et qui ont aussi leurs soucis ? Le travailleur croit donc que la différence n'est que quantitative, en fait il ne conçoit pas l'existence des classes.

L'orientation de la consommation est faite de telle sorte qu'elle absorbe une grande part de l'énergie du travailleur pour un travail toujours plus grand, pour une consommation toujours plus grande. Cette énergie dépensée ainsi ne peut plus être utilisée ailleurs, par exemple en instruction, en revendication, en prise de conscience.

Cette orientation est obtenue par la publicité, certaines facilités dans des domaines choisis (crédits, etc...), bourrage de crâne intensif par tous les moyens d'information (radio, journaux, T.V., etc...).

L'orientation de la consommation n'est pas la seule forme utilisée par la classe dirigeante pour arriver à ses fins, mais elle en reste une des principales. Actuellement, et de plus en plus, les nouveaux moyens, l'exploitation et d'aliénation employés par cette classe peuvent se résumer dans les points suivants :

- Les primes : (primes de rendement, primes d'assiduité). Augmentent le rendement, maintiennent la hiérarchie et détruisent la solidarité de classe, ne sont pas un droit et sont donc susceptibles d'être supprimées : elles constituent donc un moyen de pression sur le personnel, elles sont nécessaires au travailleur pour consommer.
- Intéressement à l'entreprise ou à l'Etat (emprunts, crédits) : augmente la production en donnant au travailleur une conscience de "petit propriétaire", détruit la conscience de classe.
- Emprunts du salarié auprès de son entreprise : le lie à l'entreprise, le pousse aux heures supplémentaires, augmentent la production.
- Achats à crédit : augmentent la consommation car l'ouvrier croit qu'il arrivera à payer facilement, poussent aux heures supplémentaires et, donc, augmentent la production.
- Orientation des loisirs : dans le sens de l'aliénation par une canalisation des énergies vers des buts secondaires (utilisation des sports pour l'abrutissement des masses, par exemple). Contrôle plus facile de la vie des gens en dehors de leur travail.
- Publicité : conditionne la consommation ou, même, la production (conscience professionnelle), sert à l'orientation des loisirs, à l'aliénation politique, etc...

- Enseignement dirigé : augmentation des barrages, réservation des études supérieures à une élite, main-mise du patronat sur l'université, spécialisation, développement de l'idéologie bourgeoise.
- Spécialisation : qui tend à empêcher toute vue d'ensemble, non seulement sur le plan professionnel, mais dans la vie de tous les jours.
- Main-mise de l'Etat sur les moyens de propagande : journaux, télé, cinéma, radio, art, littérature ; utilisation de ces moyens pour l'abrutissement des gens.
- Répression sexuelle : ce sujet a été déjà largement traité, notamment par W. Reich.
- Intégration des syndicats : de même, voir bulletin I.C.O., par exemple.
- Etc..., avec naturellement, en plus, les moyens classiques employés depuis toujours (exploitation capital-travail, aliénation par l'Etat et les institutions qui sont son émanation : armée, police, église,...).

C'est pourquoi, aux moyens classiques de lutte, doivent s'ajouter des moyens nouveaux adaptés à ces changements.

Les provos hollandais ont déclaré que le prolétariat s'était amalgamé à sa vieille ennemie, la bourgeoisie, pour former une masse de consentants. C'est à la fois vrai et faux. Faux parce que les intérêts des deux classes restent fondamentalement différents, mais vrais parce que les travailleurs n'en ont pas conscience et qu'ils ne luttent pas contre leurs exploités. A l'opposition latente entre exploités et exploités, se superpose donc l'opposition patente entre ceux qui acceptent le système et ceux qui le rejettent (provotariat). Et c'est malheureusement dans cette dernière direction seulement que se manifeste la lutte qui n'est donc pas une lutte de classe. Il est regrettable que les provos, au lieu de penser réveiller la conscience de classe des exploités par leur type d'action, ne pensent qu'à les remplacer par le "provotariat" pour la lutte révolutionnaire.

Il y a toujours deux classes aux intérêts opposés, mais alors qu'il y a cinquante ans le prolétariat savait où étaient ses ennemis, aujourd'hui, la masse des exploités ignore d'où vient son exploitation pour peu qu'elle se considère-même comme exploitée. Notre rôle n'est donc pas seulement de lutter contre la classe dirigeante avec les moyens traditionnels car, ainsi, nous resterons toujours un petit groupe minoritaire, il nous faut également trouver le moyen de faire prendre conscience aux masses de leur situation réelle car, seule, une organisation de masse peut faire la révolution. Avant, le problème était d'organiser les travailleurs pour faire la révolution. Aujourd'hui, il faut, de plus, qu'ils sachent contre qui lutter et pourquoi.

Les provos, malgré tous leurs défauts, semblent avoir trouver un



moyen qui est la PROVOCATION : obliger les autorités à se montrer sous leur véritable aspect, c'est-à-dire oppresseur, ce que les gens ne savent pas en général. Ils ont, en outre, le mérite d'avoir dénoncé, par des actions spectaculaires, le caractère aliénant de la consommation imposée.

Nous devons trouver d'autres actions de ce type adaptées aux circonstances de chaque pays. Tout le champ des possibilités n'a pas été épuisé en Hollande. Plutôt que d'orienter nos efforts vers un syndicalisme intégré et qui nous offre de moins en moins de possibilités, nous devons trouver de nouvelles formes de lutte capables de sortir les gens de leur torpeur.

Insister, surtout, sur le côté spectaculaire, original et "sympathique", de nos actions. Spectaculaire, parce qu'il faut choquer les gens pour les sortir de leur torpeur ; original, car ils en ont assez de s'entendre donner des mots d'ordre surannés et qu'ils ne comprennent pas ; "sympathique", car cela les amènera à s'intéresser à ces actions et, donc, à y réfléchir. C'est dans ce sens qu'on peut parler d'une action de "type provo" et le succès de ces derniers tient, en grande partie, à la nouveauté de leurs méthodes.

Un effort dans ce sens a déjà été fait depuis quelques années (tracts et affiches plus originaux et moins "vieux style", actions spectaculaires en Espagne, enlèvement de personnalités en Italie, interventions dans des meetings et conférences publiques à Paris, style plus vivant de certains articles et de certaines revues...), mais il faudrait l'accentuer pour obtenir des résultats semblables à ceux des provocos.

Par exemple, initier des campagnes de boycottage pour certains produits, des sabotages avec explications dans la presse ou par tracts, modifier le style de nos journaux, tracts, affiches, pour amener les gens à y réfléchir et à s'y intéresser, faire des actions illégales mais bénéficiant de la sympathie du public, proposer des solutions à certains problèmes précis, solutions qui relèveraient du bon sens mais qui mettraient également en cause le système capitaliste et qui ne pourraient être refusées que contre la volonté du public ; relier chaque point particulier à l'ensemble de la réalité sociale. Par contre, ne pas avoir peur de choquer les gens par une critique systématique de l'idéologie de la classe dominante.

Naturellement, il n'est pas question de remplacer les anciennes méthodes de lutte et de propagande mais de leur en ajouter de nouvelles susceptibles de mieux préparer et intéresser les gens aux premières.

x

x x

La dernière partie de ce texte est naturellement la moins développée ;

nous pensons que c'est à chaque groupe de réfléchir à ce problème et de proposer des solutions qui seraient discutées entre tous. Il appartient surtout à chacun d'exprimer des formes de lutte et d'en faire part au mouvement.

Le seul but de cette étude était de montrer la nécessité de formes nouvelles qui doivent être déterminées par l'ensemble des anarchistes.

GRUPE ANARCHISTE DE JEUNES

QU' EST-CE QUE LA PRATIQUE ?

Pour un intellectuel !  
C'est ce qui est frappé à la machine.

L'intellectuel peut ne pas toujours vivre son privilège, il peut même quelque fois ne pas se considérer comme ( la ) future élite dirigeante, bourgeoise ou non, avec une idéologie différente : le socialisme (c-à-d) comment apprendre à vivre aux masses. L'intellectuel peut même sublimer son viscéral dégoût pour les masses et dire que celles-ci pourront un jour faire l'histoire ; mais ce qu'il y a de plus difficile pour ce même intellectuel c'est de comprendre ce qu'est la pratique.

IL Y A D'ABORD L'IDEOLOGIE A SURMONTER : Idéalisme sommaire.

(Avec) le dogme comme sauveur de sa faiblesse, de son incapacité, on s'en remet avec empressement, à ce qui est bien solide : l'idéologie. Puis comme la théorie est bien rigoureuse et CORRECTE ; - ou l'on est l'idéologue de service de la classe dominante et alors par la force de la représentation, il se trouve que l'intellectuel-flic-chef a une certaine efficacité sociale ; - ou bien on est l'intellectuel d'opposition, celui qui connaît ce qui n'est pas humain, juste et idéal, celui qui ne peut se mêler à cette mêlée d'hommes inconscients, exploités et qui ont l'air d'aimer salement ça. Ainsi comme rien n'est purement rien, et que tout est plutôt difficile à croire, le ghetto est l'endroit où l'on est tranquille, si tranquille, où l'on comprend mieux la situation, où l'on intériorise, où l'on avance d'un coin à l'autre et retour, où l'on parle, on rend ce que l'on reçoit sous la même forme ; enfin où l'IMPUISSANCE est théorisée comme la pratique libératrice (à l'intérieur) du ghetto. Quant au ghetto il n'y a bien qu'eux qui savent où il se trouve. (On peut leur demander). Donc le monde doit changer, d'ailleurs il change, et l'intellectuel chaque fois le voit changer. LE DOGME ; LA PRATIQUE JUSTE THEORIE ; A L'INTERIEUR DU GHETTO C'EST CE QUI BLOQUE, CE QUI(LES) EMPECHE, PUREMENT, DE CHANGER LE MONDE.

L'idéologue est le prêtre de la révolution idéale pratiquant la surenchère de l'impuissance.

ET PUIS, IL Y A LA CRAINTE DE L'IDEOLOGIE : LA SUPER-SPON - TANCITE IDEALISEE, L'ESTHETISME REVOLUTIONNAIRE.

Bougez pas, il va se passer quelque chose !  
Attention, la prise de conscience va nous ramener à u  
ghetto.

D'ailleurs, à quoi cela va nous servir d'objectiver, puisque nous nous l'avons bien intériorisé !

L'intériorisation est individuation (atomisation aussi on peut dire) réaction contre soi-même, avec quelques individus, non-dépassement ; suite d'une merde intériorisée sans objet pour les autres, à moins que ..... la pratique....

Il n'y a que la classe révolutionnaire qui en intériorisant se change elle-même et EN MEME TEMPS CHANGE LE MONDE, directement se fait objet du monde, réalité propre changeant et se changeant. L'individu qui se change et qui pense en même temps changer le monde est (de) la classe dominante, il est répression, a ceptation péderastique gidiennne.

Moi je change, quant aux camarades, qu'ils se démordent dent, pour le moment je n'ai pas le temps, j'intériorise, et il y a encore plein de choses qui m'arrivent ...

Et si je rends ça compréhensible et CONSCIENT tout va foutu.  
MoiJe suis sur la réalité.

ET ENCORE DE LA CRAINTE DE L'INSATISFACTION :  
ou la non-efficacité.

Ca change bien un petit peu cette pratique, mais qu'est-ce que c'est à coté de ce qu'il faudrait faire ? La pratique c'est ce décallage forcé de la théorie. Ainsi s'il faut faire l'action exacte qui répond à tous nos projets-désirs : c'est le bouleversement : l'acte révolutionnaire.

Mais celui-ci est toujours devenir, et de ce fait toujours aussi éloigné de la révolution.

Alors l'affirmation de soi, pour chaque individu est repoussoir de toute pratique, parce que celle-ci ne vient qu'après le projet révolutionnaire qui est décallé, décallage vivant, emmerdant le projet, le remettant en question, ouvrant la voie à la praxis : (dialectique de la théorie et de la pratique). On ne supporte plus la vie des autres ; ils se trompent ; on est facilité de trouver la critique du monde (on est) négativité totale empêchant l'insertion dans cette vie quotidienne ; (on est alors) amour du pauvre, désir de ressemblance -- être ce que l'on n'est pas -- frustration coupable de ne pas être ce qu'il faudrait : aliéné, réifié, inconscient, atomisé, séparé, utilisé, exploité, trompé, saisi, baisé, "embourgeoisé", etc... .

On conçoit toutes les déchirures lorsqu'une pratique net déjà en question, un projet encore flou, informe, une révolte qui se cherche. Mais là encore l'insatisfaction qui se change en critique exclusive, refeuleuse, n'est que source de confusionnisme et de fausse conscience ; invention d'un réalisme évasif et évanescent, confondant

VIE ET DEMAGOGIE.

QU'EST-CE QUE LA PRATIQUE ALORS ?

Pour un intellectuel ...

La pratique c'est ce qui est vivant.  
La pratique c'est changer "objectivement" sa vie,  
c'est actualiser le changement pour TOUS .  
La pratique c'est faire que la situation ne soit pas la même avant qu'après, irréductiblement changée, rien ne peut faire que l'acte n'ait pas eu lieu..... pour l'intellectuel, c'est sa pensée "objectivée", la pensée est là comme objet,

comme pour-soi, pour les autres et seule la mauvaise foi, la fausse conscience peuvent faire que ça n'existe pas. Cet "objet" ne peut être que dépassement, moment de la transformation du monde.

La pratique c'est donc bien pour un intellectuel rendre compréhensible son travail, c'est chercher par son explication à changer la conscience, c'est donc rendre son travail lisible :  
C'EST FRAPPER A LA MACHINE.

La pratique c'est cohérence et continuité, c'est être maître de son acte, de son début, de sa conception à sa réalisation. Le texte frappé à la machine, il faut ensuite le distribuer, le publier, l'imprimer qu'il devienne commun au plus grand nombre d'homme possible : la PRAXIS.

La pratique c'est sale.  
c'est se salir.

### LA COMPREHENSION EST-ELLE PRATIQUE ?

Comprendre, interpréter, analyser, c'est se mettre en position d'agir pour dépasser le mal-vu, le mal compris, le mal vécu.

Mieux comprendre ce n'est pas encore la pratique, c'est seulement ce qui rend possible la pratique.

### ET LE DIRE ?

Le dire n'est que café. Quand la rue est en fête, on va boire un coup au café, pour se rafraîchir. Bavardage d'à côté de la vie, il fait passer le temps, et comme rien n'est jamais une seconde fois la même chose... c'est le blocage du dire comme sentiment de changement, victuaille d'un repas aliéné : misère de la digestion.

Toutefois le dire est quelquefois dialogue, et dans ce sens peut accentuer la compréhension, accentuer la mise en condition pour une pratique. Mais ce n'est pas encore la pratique.

### ET LA REACTION ?

L'intellectuel ayant compris et surmonté un grand nombre de ses privilèges vécus, s'opposant à l'idéologie dominante ou future dominatrice, et qui n'a pas une pratique éclairant la vie courante, celui qui est dans la même position pour que la théorisation commence à s'actualiser, à être modelée par la réalisation, par la pratique et qui n'est resté qu'au niveau de la compréhension, du dire ou du murmure, celui là est réactionnaire, il empêche le monde de se faire, il empêche toute clarification, il empêche toute praxis. Il est le plomb le plus lourd, le frein, le mort de la conscience, de cette prise de conscience qui est libération, le savant sujet de la plus irréductible rage.

M. MICHEL ( KRONSTADT - U.G.A.C. )